

le ROUGE et le NOIR

Directeur : PIERRE FONTAINE
Rédaction - Administration :
12, rue des Colonies, 12
BRUXELLES
Tél. 12.44.14

hebdomadaire
LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE, POLITIQUE et SOCIAL
SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE - REG. COMMERCE BRUX. 45.855

ABONNEMENTS D'UN AN :
Belgique 45 frs.
Congo 60 frs.
Etranger 60 ou 75 frs.
C. Ch. Post. 2683-74

Le monde en léthargie



Un sage, à qui l'on demanderait quel est le plus grand malheur de notre temps, répondrait sans doute : « Le plus grand malheur de notre temps, c'est qu'on a cessé de penser. »

Effectivement, à voir comme va le monde, il semble bien que plus personne ne pense. Et cela pour une raison qui se peut formuler en cet axiome dont les propositions ne sont contradictoires qu'en apparence : On ne pense pas parce qu'il y a trop à penser.

De fait, les événements s'entassent si rapidement qu'ils se dénouent avant que le monde ait rendu son jugement. Chaque événement dépasse si bien en extravagance, ceux qui l'ont précédé, pour être à son tour bousculé par celui qui va suivre, qu'on l'abandonne sans l'avoir contourné. Ainsi les éléments de méditation qu'on emporte le soir dans son sommeil sont sans valeur dès que l'aube apparaît, porteuse de faits nouveaux.

On se plaint souvent de la médiocrité des temps que nous vivons, de la veulerie universelle; la lassitude étirent chacun, et l'on se désespère avant d'avoir rien fait. En vérité, l'époque est trop belle. Il y a trop à dire. Et, tout comme le monde se meurt de trop de richesses, le justicier renonce à de nouveaux arrêts parce qu'il y a trop de justiciables. Il y a trop à dire!

Rien qui désole autant le chroniqueur. Comment, parmi tant de faits ébahissants ou irritants, parmi tant de faits si quotidiens qu'ils n'étonnent plus personne, comment choisir celui qu'il faut mettre en valeur pour accabler un peu plus le monde et son

régime!

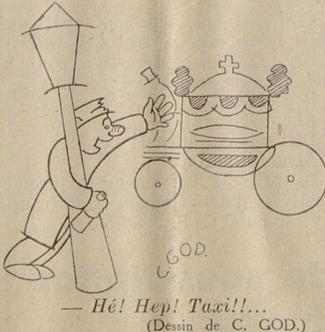
Avez-vous lu la presse de ces derniers jours? Que pensez-vous de ce M. Morgan, l'un des plus grands banquiers du monde, poursuivi parce qu'il ne paie pas ses contributions? Que pensez-vous de cette banque Morgan qui a fait bénéficier de sommes très considérables, et sans que nul ne puisse dire pourquoi, des tas de gens qui règlent le destin du monde : des MM. Coolidge, Mellon, Norman-Davis, Owen-Young et autres généraux Dawes, de ces bonzes respectables qui, demain, sans rire, signeront des pactes en votre nom? Que pensez-vous de ce M. Benoist, ex-potier, que le jury parisien tient pour un très honnête homme malgré qu'un financier lui ait glissé une maigre enveloppe contenant 17.200 francs? Et il y en a comme ça chaque jour, sans que personne ne s'émeuve, des colonnes entières dans les journaux.

Ca, ce sont les petits scandales quotidiens. Mais il y a aussi les scandales permanents : comme de cette Conférence du Désarmement qui mène au réarmement, de ces 65 généraux belges dont 64 sont invalides, de ces ministres qui renient leurs engagements, de ces impôts qu'on frappe sur la misère, et tant d'autres et tant d'autres, et tout ce dont chaque matin votre journal déborde!

Aussi il y a tant à dire que pour finir on ne dit plus rien, on cesse de s'indigner, on ne réagit plus, on n'enregistre plus : on laisse passer tout ça! A quoi bon! Et l'on se complait un peu plus chaque jour dans ce miracle d'hébété.

On ne pense plus, c'est un fait. Ça peut paraître assez commode aux barbaques qui mènent le monde. Mais qu'ils prennent garde, La léthargie n'est pas mortelle. Attention au réveil! P. F.

PETITE ERREUR



— Hé! Hé! Taxi!!... (Dessin de C. GOD.)

Le complot communiste ou les emprisonnés par erreur

Eussiez-vous même mauvaise mémoire, vous vous souvenez certainement du complot communiste : ce fameux complot, ce terrible complot contre la sûreté de l'Etat. Tous les jours — c'était en juillet 1932 — on arrêtait et on emprisonnait des dizaines et des dizaines de militants, on fouillait et on saccageait au petit bonheur les locaux où se tramait, disait-on, le complot communiste, et les journaux n'en finissaient pas de rassurer le bourgeois et d'annoncer que la justice allait faire son œuvre.

Eh! bien, voilà : il y a presque un an de cela, et la justice n'a rien fait du tout. Les journaux ont cessé un beau jour de parler du complot communiste, et plus personne n'y a pensé.

Les juges non plus qui semblaient bien considérer l'affaire comme classée, encore que l'instruction demeurât ouverte. Et ainsi, malgré les démarches de la défense pour obtenir soit un non-lieu, soit la continuation effective des poursuites, l'affaire restait toujours pendante.

Pour mettre fin à cette situation étrange et dangereuse la défense dépoussa au nom des inculpés, des requêtes tendant à ce que la Chambre des Mises en Accusation enjoigne le Procureur Général de s'expliquer sur les lenteurs de la procédure, et se saisisse elle-même de l'instruction. Ainsi forcé de prendre position, le Procureur Général — si nous sommes bien informés — vient de donner des instructions pour que l'affaire se termine par une ordonnance de non-lieu précédant l'audience de la Chambre des Mises en Accusation.

Donc il n'y a pas de complot communiste. Il n'y a jamais eu de complot communiste. La justice va le déclarer solennellement. Ce sera un désaveu de la politique d'intimidation suivie il y a un an par le Gouvernement et la police.

Sans aucun doute les journaux donneront à ce non-lieu la même publicité qu'ils ont donné naguère à l'affaire elle-même. Ils auront à cœur de rendre justice eux aussi aux emprisonnés par erreur dont beaucoup ont subi, de ce fait, des dommages moraux et matériels évidents.

La justice triomphera ainsi une fois de plus dans notre pays libre et prospère.

Tout cela reconfortera vivement ceux qui ont été les victimes de ces arrestations arbitraires et, le patriotisme aidant, on peut croire que beaucoup seront heureux d'avoir passé par là : puisqu'ils auront aidé ainsi à démontrer avec éclat que notre Justice est juste.

Le gouvernement des petits besoins

Avant de sortir ses arrêtés qui doivent remplir les tiroirs vides du coffre national, le Gouvernement avait décrété... l'état de besoin.

Or les mesures qu'on vient de prendre atteignent surtout les fonctionnaires, les vieillards, les mutilés, les invalides et les chômeurs.

L'état de besoin s'applique ainsi à ceux dont le gouvernement imagine qu'ils n'ont que des besoins modestes. Un nom restera à ce gouvernement calamiteux : le gouvernement... des petits besoins.

(Suite en page 2.)

Léo CAMPION.

La folie hitlérienne

La statue du juif Henri Heine a été mutilée à Francfort, sa ville natale.

Le centenaire de Brahms n'a été célébré en Allemagne que de façon confidentielle, parce qu'un de ses ancêtres était juif. Le 10 mai les étudiants ont solennellement procédé à des autodafés où ont été brûlés les livres (20.000 à Berlin) de littérature marxiste en même temps que ceux d'écrivains allemands juifs ou simplement « anti-nationaux » (un-deutsch) tels que Emil Ludwig, Bruno Frank, Jacob Wassermann, Alfred Kerr, Stefan Zweig, Arnold Zweig, E. M. Remarque, Thomas Mann, Heinrich Mann... Bruno Walter et Otto Klemperer — entre tant d'autres — ne peuvent plus diriger leur orchestre, Huberman, Kreisler, faire frémir leur violon. L'admirable ballet de Kurt Jooss « La Table Verte » est interdit pour ses tendances pacifistes. On procède à l'« épuration » des Universités — et ici toute énumération est impossible — des administrations. Un grand nombre d'avocats juifs sont exclus des barreaux ; on retire aux médecins juifs leur clientèle d'assurés-sociaux, ce qui équivaut pour la plupart d'entre eux à la misère. Reinhardt ne peut plus déployer son génie dans les théâtres allemands. Le même régime est introduit dans les universités et dans l'enseignement moyen. Les 560.000 juifs allemands sont l'objet — après l'ère de violences — d'un boycottage silencieux, organisé, implacable ; — un programme sec. La presse est baillonnée. Les organes démocrates — « Berliner Tageblatt », « Frankfurter Zeitung », « Vossische Zeitung » sont mis sous la surveillance d'un commissaire du gouvernement et ont dû congédier leurs anciens rédacteurs. Bref, on as-

siste en Allemagne, non seulement à l'étouffement progressif d'un demi-million de juifs, mais à la mort de toute pensée libre, de toute civilisation.

L'honneur a-t-il au moins été sauvé? Seules quelques voix courageuses, celles du chef d'orchestre Furtwängler, du professeur Frank de l'Université de Göttingue, des professeurs Spangier et Blumenthal de Berlin et quelques autres se sont élevées pour protester contre le crime contre l'esprit. Maigre bilan! Qu'on le compare aux protestations et à la résistance dont s'accompagne l'établissement du fascisme en Italie. En Allemagne, par contre, toutes les forces organisées, tous les partis, toutes les associations se sont ralliés à l'hitlérisme triomphant en multipliant les protestations de loyalisme et d'attachement à la révolution nationale allemande. Rarement au cours de l'histoire, un peuple a donné un exemple aussi pénible d'universelle lâcheté!

« Science sans conscience est ruine de l'âme » a dit Ronsard. Aujourd'hui, en Allemagne, la science n'a pas seulement abdiqué toute conscience, elle s'est mise au service de la barbarie organisée. Ce mouvement national-socialiste qui n'est que la révolution des gens sans place contre ceux qui en étaient pourvus, qui n'a comme mobiles principaux que l'envie et la haine, s'appuie sur une idéologie « scientifique » la théorie des races issue de Gobineau. Toutes les mesures de spoliation, tous les renvois, toutes les évictions, tous les sévices sont effectués au nom d'un principe de lutte de races, de haine de races, au nom de la supériorité de l'aryen blond sur le juif aux cheveux noirs.

(Suite en page 6.)
G. ARONSTEIN.

Lettre d'Allemagne

RHÉNANIE 1933

par Pierre Vandendries

UNE EVASION.

Derrière un grand paravent en quart de cercle, un oiseau se chauffe au soleil, un oiseau blanc avec sous les ailes, deux ailes de rechange. Je me faufille dans l'entrebalement de son ventre. Aussitôt, la plaine se met à tomber. A l'aéroport d'Anvers, la Sabena constate la disparition de son pensionnaire OO-AIM.

Oui, la terre tourne, et les nuages sont des bulles à poste fixe. La terre porte un vieux costume réparé avec des lambeaux divers. La terre est morte. Les blés ressemblent à des brosses sans emploi. Les gares dorment au bout des parallèles, échelles couchées, interminables, où rampent de-ci, de-là, des chenilles qui doivent être des trains. Les usines tendent leurs sombres cièges fumants.

Quoi, l'Allemagne! Déjà? Décidément, les frontières, tristes témoins d'une civilisation, n'existent que dans l'esprit des peuples. Mouette improvisée, l'avion survole le Rhin et, vient se poser sur le cœur de Dusseldorf. « Bitte schön ». — « Danke sehr ».

AU PAYS DU VAMPIRE.

Restaurant: « Hier kannst du futtern wie bei Muttern » (Ici tu peux... « bouffer » comme chez ta mère). Assiette à compartiments: 1° Kartoffeln; 2° Choucroute; 3° Viande. Boisson: du café, et du plus clair.

Musée: une image du passé : un petit pain 1923, valeur 20 milliards de marks. Une image de 1931, valeurs et pertes de l'Allemagne: un jouet (pour grands enfants) muni d'un gong et d'une lampe actionnés comme suit. Au passage de « la cigogne et l'enfant », une naissance, toutes les 30 secondes. A l'apparition d'un couple : un mariage, toutes les 61 secondes. Et toutes les 43 secondes, le Bonhomme-la-Mort emportant une âme allemande.

UN DOCUMENT-33.

Nous voulons bien espérer que certaines manifestations de l'âme allemande ne soient que des faits isolés,

silence quelques faits dont personnellement nous avons enregistré des témoignages. Loin de nous le désir de laisser croire que ces images cueillies au hasard d'un voyage, pourraient être le visage entier de l'Allemagne.

Nous avons entendu le discours d'un chef « nazi », ou plutôt d'un « Leiter » de la « Nazional-Sozialistische Deutsche Arbeiter Partei », adressé aux nouveaux adeptes de son district. Deux phrases nous ont frappé : 1° celle où le Leiter exalte « cette fidélité allemande (je traduis) que des millions d'hommes allemands au cours des grandes guerres du passé allemand et maint soldat en chemise brune, ont scellée de leur mort » et 2° cette autre phrase emphatique, où il est question de : « la bravoure allemande, dont l'histoire parle à cœur débordant et qu'il faut chercher, pas seulement sur les champs de bataille, mais aussi dans le courage de la sincérité ».

N'avions-nous pas lu et entendu : 1° que les « nazis » n'étaient pas des soldats, et 2° que l'Allemagne d'Hitler ne voulait plus entendre parler de... champs de bataille? En ce cas, pourquoi en parler tout de même?

UNE ECOLE EN RHENANIE.

La complaisance d'un naïf nous a permis de pénétrer dans l'école d'un village allemand et d'assister, en invité curieux, à une leçon donnée par un instituteur nazi à des poulbots du III^e Reich. Nous entrions. « Guten Tag », me clament quelque soixante mioches (7, 8 et 9 ans) avec un ensemble militaire, et tous debout à côté de leur petit banc. — « Sitzen » (Assseyez-vous!) La classe est pauvre, comme l'Allemagne d'aujourd'hui. Adolphe (Pardon : Adolf), docteur honoris causa, trône sur le pupitre. Les deux drapeaux nationaux sont dessinés sur le tableau. Un portrait impérial, une image sainte, et des toiles d'araignées tapissent la chaux, qui a conservé un arrière-goût de blanc. Les gosses, dressés, — j'ai dit leur âge, — se lèvent un à un et parlent : de Bismarck, de 1871, de la

HOMMAGE à MM. Van Oost et Devèze

Dans la Nation Belge du 2 juin, j'extraits de l'article de fond signé « Handji » ces quelques lignes, avec lesquelles je suis pleinement d'accord, et qui sont un hommage indirect et imprévu à l'objection de conscience :

Combien y a-t-il de Belges prêts à se dévouer, mais là, jusqu'au sacrifice de leur personne, pour la foi démocratique, la foi révolutionnaire ou la foi nationaliste? Quelques poignées. Les autres adoptent simplement telle doctrine comme support d'instincts qu'il faut bien classer dans la catégorie des égocismes ou des appétits. Les uns songent à arrondir leur part de bien, les autres à défendre la leur; à ces fins, les uns et les autres se déclarent partisans de la thèse qu'on leur donne comme y inclinant, et les justifiant. C'est ainsi que les partis, nés jadis des idées, ne sont plus que des clans ou des mutuelles d'intérêts coordonnés.

En effet, combien y a-t-il d'hommes prêts à se dévouer pour une idée quelle qu'elle soit, jusqu'au sacrifice de leur personne? En pleine connaissance de cause, sans influences extérieures, sans bourrage de crâne, sans ambiance favorable, sans Brabançonnés, sans Internationales, sans Dieu, ni César, ni Tribunal, je pense que l'on peut les compter.

Je vais prendre un exemple à l'opposé de mes conceptions et en toute tolérance : Un ancien combattant, Monsieur Robert Van Oost, vient d'adresser au Ministre des Finances, Monsieur Henri Jaspar, la lettre suivante :

Monsieur le Ministre,

Très ému de la situation du pays et m'inspirant de l'appel à la Nation, j'ai décidé de renoncer, par la présente, au bénéfice de la pension militaire inscrite en mon nom sous le n° 145.775.

Mes ressources me permettent de vivre et je suis

heureux de pouvoir consentir ce sacrifice envers la Patrie.

Je vous prie de recevoir, Monsieur le Ministre, l'hommage de mes sentiments respectueux.

(Signé) VAN OOST, Robert-Félix,
1^{er} sergent-major démobilisé du
1^{er} régiment de ligne, matricule
54.612, ayant droit à la Carte de
Feu.

Monsieur Henri Jaspar, dont les ressources, au moins autant que celles de Monsieur Van Oost, lui permettent de vivre, va certainement, au reçu de cette lettre, abandonner son traitement ministériel et son indemnité parlementaire. Ses collègues ne pourront qu'en faire autout au Conseil des Ministres, à la Chambre et au Sénat. Ce qui déclenchera un beau mouvement national de solidarité dans le même sens.

Il ne sera plus alors nécessaire de réduire les traitements, pensions d'ancienneté, pensions de vieillesse, d'imposer supplémentairement la contribution de crise de chaque citoyen, et le gouvernement des pleins pouvoirs ne devra plus se comprimer les méninges pour redresser la situation financière du pays.

Il sera ainsi donné tort au conventionnel Saint-Just, qui disait que « Le patriotisme est un commerce des lèves ».

Je rends hommage à la sincérité de conviction de M. Van Oost. C'est aux actes que l'on juge les hommes et non pas aux paroles. Toute la valeur d'un acte est dans son désintéressement.

(Suite en page 2.)

Léo CAMPION.

Grande Allemagne, de l'honneur d'être allemand, de Hindenburg, du Führer, de la Sainte Vierge, du mois de mai. Je note les clichés, débités avec innocence, et sur ce ton de bréviaire des écoliers de toujours : « Un homme qui ne travaille pas, est un traître à la patrie. Un véritable allemand est national-socialiste. La Sainte Vierge aime l'Allemagne. L'Allemagne doit reconquérir sa grandeur, celle que les empereurs lui ont donnée. L'Allemagne n'a par hasard, pas d'empereur en ce moment, mais Adolf Hitler est venu nous sauver. Le chancelier Hitler est un envoyé de Dieu. »

Tandis que je note furtivement quelques spécimens de cette culture, l'instituteur, méfiant cette fois, s'approche, m'arrache le feuillet qu'il confisque, et pris entre deux feux, me prie nerveusement de ne rien dire à personne, car, dit-il : « Je n'aurais pas dû vous laisser entrer ici. Si l'on apprenait cela... »

Je prends congé du maître d'école (euphémisme !), lui promettant de ne jamais dire à personne que lui, Monsieur X., m'a autorisé, moi étranger, à pénétrer dans une école allemande. Je ne cite aucun nom. Je tiens donc ma promesse. Passons.

LES CHANSONS.

Voici, recueillie de la bouche d'un jeune allemand, une chanson caractéristique, apprise dans les écoles de l'ancien Empire :

« Argonnerwald um Mitternacht », (Les Argonnez à minuit).

Je traduis :
« Un pionnier faisait la garde. Une petite étoile brillait haut dans le ciel, le saluant au nom de son pays. Il y a là un homme stable comme un chêne et ayant affronté mainte attaque. Peut-être demain sera-t-il un cadavre, comme il en fut pour plus d'un de ses frères. L'attaque est déclenchée. La mine explose. Le pionnier avance. Pendant l'attaque, il va jusqu'à l'ennemi et actionne sa grenade. — Argonnerwald, Argonnerwald ! Tu deviendras un calme cimetière. Dans ton sol froid repose le sang de maint soldat courageux. — ... Le Français crie : « Pardon, Monsieur ! » (dans le texte, en français) et lève ses deux bras, implorant alors notre pardon, que nous, comme Allemands, lui accordons alors. »

MŒURS MODERNES.

Hitler est roi de la Grande Patrie. Les villages, sont les petites patries dans la grande : les curés règnent sur l'Eifel. — Deux faits :
Un paysan, 22 ans, me raconte : « Notre curé m'avait défendu d'aller danser. Or, voulant me marier et trouver femme, ce qui est patriotique (sic), je suis allé tout de même au bal, mais au village voisin. En bon chrétien, j'ai dû m'en confesser la semaine suivante. Devinez : le curé m'a jeté à la porte, me refusant l'absolution ! »
Dans une autre partie de l'Eifel, à Uedersdorf, il est de mode pour la jeunesse des deux sexes, de suivre les séances de catéchisme chaque dimanche, jusqu'à l'âge de 18 (dix-huit) ans. Une fois, la place d'une jeune fille de 18 ans, reste vide. Fureur du curé, qui jure de se venger. Le dimanche suivant, entrant à l'église pour dire la grand-messe, le prêtre-roi croit reconnaître de dos, parmi l'assistance, sa jeune fille coupable. Il s'approche à pas de loup et... vlan ! lui administre une giflette maîtresse, en pleine église, devant tout le village, y compris les coqs autrés. Et tandis qu'une joue se gonfle et rougit jusqu'au cou, le curé, rougissant à son tour, se dégonfle : il a frappé une jeune fille de 24 ans. M. le curé s'est trompé. Mais ce n'est qu'une petite erreur... Et du haut de sa chaire, l'honorable berger d'âme prêche, imperturbable : « Si quelqu'un rate encore la séance de catéchisme, je refuserai la communion à ses parents ».

Enregistrant ces mœurs, qu'accompagnent la liberté d'assassinat, le bloc économique et le geste de l'auto-dafé, — au XX^e siècle après le Christ ! — nous sommes émerveillés devant les effets de la « Civilisation » du pays de la Croix Gammée...
Pierre VANDENDRIES.

**Notre souscription
Diffusez ce journal !
Aidez-le à vivre**

Comme on le verra par le montant de cette cinquième liste de souscription, les lecteurs partisans et amis du Rouge et Noir continuent à nous témoigner leur confiance en répondant à l'appel que nous avons lancé.
Rappelons que c'est parce que notre journal n'a pas encore, après trois ans d'effort, sa vie matérielle assurée que nous avons dû ouvrir cette souscription.

Le Rouge et le Noir perd encore à l'heure actuelle quatre à cinq cents francs par semaine. Nous comptons sur l'effort de nos lecteurs qui nous sont le plus attachés pour combler cette perte et assurer ainsi la parution régulière du journal.

Ajoutons que c'est une question de temps. D'ici quelques mois, notre vente s'élargissant sans cesse, nous espérons bien réaliser l'équilibre financier qui nous permettra de poursuivre notre effort sans souci matériel.

Cinquième liste de souscription

En souvenir de l'hospitalité accordée à Jacques Hérelle ... fr. 100.—	
L. G. 100.—	
Pierre Châtelain-Tailhade... 50.—	
Pierre Landsvregt ... 50.—	
Cercle Moderne de Psychologie et de Sexologie, Bruxelles ... 50.—	
J. K. Vive le Rouge et Noir ! ... 50.—	
Anonyme V. ... 50.—	
Léon Legay, restaurateur (2 ^e versement) ... 50.—	
A. D. Au courageux Rouge et Noir ... 50.—	
La Tribune Libre de Gand à l'organe officiel de la Tribune Libre de Bruxelles ... 50.—	
Un chrétien des catacombes, Liège ... 50.—	
G. Y... .. 40.—	
Arts et Lettres, Liège... .. 35.—	
Anonyme X : Pour qu'un nombre grandissant de personnes refusent dans tous les domaines leur collaboration à ce monde pourri. C'est par cette voie du sacrifice qu'on met en échec toutes les forces oppressives ... 33.—	
Harry Elzendoorn, Anvers ... 20.—	
A. E. : Conclusion logique des articles de Rex ... 20.—	
M. Borgé : Pour que Rex se souvienne de la charité chrétienne... .. 20.—	
A. Derwael : Pour que Rex garde le monopole de la basse insulte ... 20.—	
J. S. Anderlecht... .. 20.—	
Robert Bebronne ... 20.—	
Achille Chavée, La Louvière... .. 20.—	
Pour que le Père Agnelle et ses acolytes ne continuent plus à bourrer le crâne des aveugles... .. 20.—	
L. V. Pic., libertaire : Pour que le Rouge et Noir continue sa lutte sans merci contre les histrions, théâtres	

cyniques, exploités sans vergogne, dans tous les domaines... .. 11.15	
De la part de Lucie... .. 10.—	
Jacques-L.-H. Gilliard ... 10.—	
M. A. F. E. C., Anvers (supplément à la contribution mensuelle). «...Lorsqu'un arbre se dessèche et pourrit (notre civilisation actuelle) l'homme courageux plante une nouvelle semence qui est lui-même. » (Krishnamurti)... .. 10.—	
F. S... .. 5.—	
C. B. : Pour que le profiteur Degrelle en have davantage ... 5.—	
Eliane V. : Pour répondre à Rex ... 5.—	
E***. Un ami de la première heure ... 50.— soit 350.—	
Mlle Amblard ... 30.— soit 210.—	
E. D., Dour : pour que le Rouge et Noir vive longtemps (depuis mai) ... 10.— soit 80.—	
J. Weterings... .. 10.— soit 70.—	
L. H. : Vive Le Rouge et Noir. La pensée libre serait douloureusement mutilée s'il venait à disparaître ... 10.— soit 70.—	
Pour la propagande de la Fédération Athéiste de Bruxelles (depuis mai) ... 5.— soit 40.—	
Petite Meg ... 5.— soit 35.—	
A. F. ... 5.— soit 35.—	
Montant de la présente liste... fr. 1.864,15	
Report des listes précédentes ... 11.425.—	
Total ... fr. 13.289,15	

**Pour que le Rouge et le Noir vive !
Versez votre contribution — si minime soit-elle — au C.C.P 2883.74
du Rouge et Noir**
Toutes les sommes qui nous parviendront seront mentionnées dans la liste de souscription qui sera publiée dans nos colonnes, avec le nom, les initiales ou la devise du souscripteur.
LA SOUSCRIPTION EST OUVERTE



Le beau volume

Alors, est-ce que vous les avez lus, les arrêtés-lois ?
Il y en a tout un volume, déclarait M. Jaspas : c'est un triste volume. Les citoyens conscients feront bien de le relire en peau de chagrin. Ainsi pourront-ils le consulter souvent et garer sous la main la preuve écrite et douze fois signée de la trahison des ministres actuels.
Ils y joindront, à ce volume, à titre de préface, la lettre trompeuse adressée aux électeurs à la veille des élections par les ministres et anciens ministres catholiques : cette lettre où il était question de surmonter la crise sans diminuer les traitements, les salaires, les pensions, les indemnités ! Nous sommes loin de ces belles promesses, et le document qui vient de paraître au Moniteur est d'une telle impudence que personne ne peut l'être, même pas dans le camp ministériel.
Aussi les ordres du jour se suivent et se ressemblent et le ministère de la belle âme de l'enfant est à présent le plus impopulaire qu'on ait jamais vu en Belgique.
Des défenseurs
Pourtant, il a des défenseurs ou, plutôt, soyons justes : un défenseur. Ce défenseur, c'est M. Neuray, M.

A l'instar de...

Neuray est très content du beau travail du gouvernement et la Nation Belge n'a jamais tant complimenté un ministre qu'elle le fait en ce moment à l'égard de M. Jaspas.
Faut-il que sa cause soit mauvaise : Mais où l'attendrissement de M. Neuray devient d'une bouffonnerie extrême, c'est quand la Nation tient à préciser que les ministres, les tout premiers, sont atteints par les mesures qu'ils viennent de décréter et qu'ils ont tenu, eux aussi, à abandonner cinq pour cent de leur traitement ! Pauvres ministres ! Si on ouvrait une souscription pour leur venir en aide ?
On nous écrit
Pas un jour ne se passe sans que nous ne trouvions dans notre courrier une protestation émanant d'un de nos ministres. Ces messieurs du gouvernement se plaignent avec quelque amertume de la large place que nous consacrons à S. E. Devèze 1^{er}. Nous aimons autant les informer une fois pour toutes — et que c'en soit fini désormais de ces récriminations qui nous agacent — que pas un seul parmi eux n'atteint à l'éperon du ff. de petit caporal. En grotesque, s'entend. Et que ses collègues auront beau faire ils ne dépasseront jamais le stade de l'honnête ridicule.
Le comique intégral est réservé à Albert Devèze et ses bas bleus.

**Hommage
à MM. Van Oostet Devèze**

(Suite de la page 1.)
Dans un domaine social diamétralement opposé, il ne faut pas non plus que l'on puisse dire que « le pacifisme est aussi un commerce des lèvres. »
La conséquence et la base logiques du pacifisme sont l'antimilitarisme. L'objection de conscience en est la forme la plus concrète. Malheureusement les jeunes gens en mesure de refuser le service militaire sont en demeure de le faire à un âge où, sauf exceptions, la base idéologique n'est pas soutenue par une force morale suffisante pour poser un acte entraînant ses auteurs à de graves conséquences. C'est ce qui explique le petit nombre relatif d'objecteurs de conscience. Si on baptisait les humains à 21 ans, il y aurait moins de baptêmes ; de même que si le service militaire s'effectuait à 30 ans, il y aurait davantage de réfractaires.
Néanmoins, si peu nombreux soient-ils, ils constituent en temps de paix l'élément indispensable et essentiel du dynamisme de la propagande pacifiste.
En raison de ce qui précède, il est indiscutable que les « plus de vingt ans » offrent au recrutement antimilitariste un champ infiniment plus vaste. En France, c'est par centaines que les fascicules de mobilisation ont été et sont renvoyés au Ministre de la Guerre. C'est ce qui a provoqué la récente circulaire Chauteemps, exemple justifié de ce que j'avance.
Les militaires français en congé illimité, coupables de démissionner en renvoyant leur fascicule de mobilisa-

tion, reçoivent 6 à 8 jours de prison militaire et on les laisse tranquilles. En Belgique, terre de liberté, c'est encore mieux : on ne les inquiète même pas.
Mon ami Hem Day et moi-même venons d'en faire l'agréable expérience. Le Rouge et le Noir, Le Vlaamsche Oud Strijder et L'Action Socialiste, de Bruxelles ; Le Libérateur et La Patrie Humaine, de Paris ; Le Flambeau, de Brest, etc., etc. ont relaté le renvoi de nos livrets militaires à notre hippique ministre de la Défense Nationale. Le 3 mai, rappelés à l'armée par mesures disciplinaires, nous ne nous y présentâmes point, et Monsieur Devèze se le tint pour dit. Il y a un mois de cela, et nous ne sommes point inquiétés.
Cette attitude est parfaitement normale si l'on s'en réfère au discours prononcé par le Bourgmestre de Malmédy, le 12 mai dernier, à la réception de Monsieur Devèze, à qui, il s'adressait en ces termes :
« Nous espérons que toute nouvelle guerre sera écartée de l'avenir et que nous avons en la personne de Monsieur le Ministre de la Défense Nationale un défenseur de la Paix universelle... »
Je me réjouis sincèrement pour ma part de cette reconnaissance tacite de l'objection de conscience par le Gouvernement belge, et après avoir rendu hommage à Monsieur Van Oost, patriote, je salue Monsieur Devèze, pacifiste.
Léo CAMPION.

**Dernière minute
Notre ami Hem Day est arrêté
Léo Campion se constitue prisonnier**

Comme il fallait s'y attendre, et à la suite des faits que nous avons exposés à diverses reprises dans ce journal, dont l'essentiel se trouve repris d'ailleurs dans l'article de Léo Campion qu'on vient de lire, la police judiciaire a procédé mardi matin à l'arrestation d'un des deux objecteurs de conscience qui ont renvoyé leur livret militaire au ministre de la Défense Nationale, voulant signifier par ce geste qu'ils ne voulaient plus rien avoir de commun avec l'armée.
Le hasard fait que c'est Hem Day qui a été arrêté le premier. Léo Campion, solidaire de Hem Day, se constituera prisonnier mercredi matin. Nous protestons et nous engageons

nos lecteurs à protester individuellement, par écrit, auprès du ministre de la Défense nationale contre cette arrestation de deux citoyens qui, mettant leurs actes en conformité avec l'esprit des pactes et discours officiels, refusent d'être considérés comme instruments possibles d'une nouvelle guerre.
La place et le temps nous manquent pour en dire davantage aujourd'hui, mais nous y reviendrons.

**Mort
de Paul Gérardy**

Nous venons d'apprendre le décès d'un de nos bons écrivains, trop peu connu mais méritant : Paul Gérardy. Il avait 63 ans et depuis de longues années s'était voué au journalisme exclusivement. Il dirigea jusqu'en ces derniers jours Réalités un journal quotidien minuscule, un peu confidentiel, admirablement rédigé, dont seule la page financière par trop envahissante ne fut jamais à notre convenance.
Paul Gérardy, il y a trente ans, donna plusieurs recueils de poèmes en tant que Verlainsiens, d'une grande sensibilité. Mais surtout il fut un pamphlétaire talentueux dans un pays qui n'en compte guère. Son œuvre la plus célèbre, ce fut Les Carnets du Roi dont le héros était Léopold II. Pamphlet d'une certaine audace, ce livre connut aussitôt un succès de scandale.
« Comme toujours », écrit Réalités dans un article nécrologique, comme toujours, l'indignation vertueuse de gens bien-pensants fit à ce livre une auréole : confisqué et interdit en Belgique, il fut célèbre du jour au lendemain.
A vrai dire, il est des auteurs pour qui le temps travaille : lorsque nous relisons une page de Paul-Louis Courier, nous avons peine à nous imaginer la tête des magistrats qui le firent poursuivre et le condamner. Lorsque nous relisons les Carnets du Roi, avec leur spirituelle jovialité, leur cruelle finesse, il faut bien reconnaître qu'en 1903, le bon sens ne s'est point trouvé, ni le goût, ni la mesure, du côté des respectables autorités qui en firent suspendre la diffusion. Paul Gérardy s'y révélait un pamphlétaire de la plus grande lignée, tel que notre petite Belgique n'en a pas produit tellement. Il n'attendit point longtemps, du reste, pour confirmer combien étaient riches ses moyens dans cette branche si vivante de l'art d'écrire : en 1904, il publiait un nouveau roman satirique, S. M. Patacage, empereur d'Occitanie. Ces ouvrages ne périrent pas. Ils contiennent ce germe vivant de œuvres où coule une sève abondante et généreuse, cette sève qui s'appelle : le talent.
Paul Gérardy était le père d'une artiste-peintre dont l'œuvre est pleine de charme et de saveur : Loulou Gérardy.

René HENRIQUEZ
Libraire-Éditeur
13, rue d'Edimbourg, 13, Ixelles-Bruxelles
Téléph. 11.47.64 C. ch. post. 1704.24

Alex Salkin-Massé
Avocat à la Cour d'appel de Bruxelles

Ruptures
Discours de rentrée

Exemplaire sur papier d'édition... 10 frs
25 exempl. sur papier Hollande... 30 frs

TOURISME

MIDDELKERKE

L'Estran

Confort moderne. Pension réputée.
PRIX TRES MODERES

COQ-SUR-MER

La plage fleurie
Ses bains — Ses jeux — Ses sports

Belle-Vue

Son excellente pension
Ses prix raisonnables

OSTENDE

Grand Hotel

A côté du Kursaal, Digue, 54
Pension à partir de 65 francs
Chambres depuis 30 francs
GARAGE HOTEL

WESTENDE

La plage de l'élite et du sport
Trois moniteurs de gymnastique
et de natation20 tennis, golf 18 trous, tom-golf.
Plaine de jeux gardée pour enfants

WESTEND HOTEL

TEL. OSTENDE 964

Le plus confortable et le plus luxueux
250 chambres toutes avec cabinet
de toilette.Pension : juin, à partir de 75 francs
Pension en saison à partir de 25 fr.
Box garage, 10 francs.

Hamoir-sur-Ourthe

Hôtel du Chemin de fer

Eau cour. ch. et fr. Jardin 2 Ha. Bains. Pêche
PL. PENSION A PARTIR DE 35 FRANCS

Coxyde et St Idesbald

PLAGES IDEALES DE FAMILLE

Bains gratuits, promenades, larges
et hautes dunes, Casino, Kursaal,
Tennis, Hôtels, Pensions de famille.

PROSPECTUS SUR DEMANDE

à l'Administration communale de Coxyde-sur-Mer

MIDDELKERKE

Pension Renée

Face bains, casino et tennis.
Situation unique. Prix très modérés.

SPA

Maladies du cœur et des artères

Hypertension et Angine

de poitrine

Bains carbogazeux naturels

Rhumatisme

Bains de tourbe.

Eau de la Reine radioactivée.

Anémie

Eau ferrugineuse

Arthritisme

Eau de la Reine

Pour renseignements s'adresser

à SPA MONOPOLE

Concessionnaire de l'Etabl. des Bains

Puisque la RIBY

Bruit

Laine

Rince

Craie

Sèche

RIBY sera votre leviacue

Demandez dès aujourd'hui une démonstration sans engagement de votre part

ÉTABLISSEMENTS RIBY

Usines et direction :

Av. Henri Schoofs 4-6-8, Auderghem

Téléphone 33 74 38

SALLE D'EXPOSITION :

43, rue de l'Hôpital, 43

Bruxelles

TOUS VOS PHOTOMECHANIQUE CLICHES DE LA PRESSE

92, rue d'Anderslecht, Bruxelles. Tél. 12.60.50
SOIN — RAPIDITE — PONCTUALITE

Bonnes feuilles

FOLLE QUI S'ENNUIE...

par Robert Vivier

Nous avons parlé déjà du roman de Robert Vivier Folle qui s'ennuie... qui a bien failli — à une voix près — emporter le Prix Populiste. Voici un chapitre de ce livre qui nous montre l'héroïne, Antonia, après sa « faute »...

Depuis huit jours Antonia était chez ses parents. Elle avait pleuré toutes les larmes de son corps. Il fallait vivre, tout le temps vivre sans penser à certaines choses auxquelles elle ne trouvait pas de manière possible de penser. Et il n'y avait qu'un moyen d'écarter ces choses, c'était de recommencer à pleurer et à souffrir, se réfugier à chaque instant dans les sanglots. Les parents, eux aussi, à cause de ces larmes, étaient empêchés de songer au fond des choses, ils étaient tout occupés à la plaindre et ne pouvaient pas la juger.

Toutes les nuits, elle avait des rêves. Elle attendait quelqu'un, une nouvelle. Jules devait venir sur un cheval. Au lieu de Jules, c'était Nicolas. Autour de lui tout était chaud et rouge... Elle s'éveillait, crispée de remords.

Elle aidait sa mère, sortait peu. Les deux femmes ne causaient guère, et Antonia tenait son regard détourné de celui de la vieille. Elle tricotait, faisait des points et les comptait, faisait des point et les comptait.

Le père restait dans la salle à manger, fumant sa pipe, en tête à tête avec l'horloge.

Parfois, il venait dans la cuisine, et, se plantant droit sur ses courtes jambes, se mettait à parler à phrases bougonnes, espacées, sans s'adresser à personne en particulier.

— Les gens qui voient du mal sont mauvais eux-mêmes. Il faut comprendre les choses. On n'a souvent que ce qu'on mérite.

Puis il n'y tenait plus, et, venant près de sa fille, lui donnait des tapes sur l'épaule :

— Allons, ma petite Antonia...

Elle fondait en larmes.

Elle était arrivée en soir très tard, avec cette honte sur elle, cette honte et ce feu de désespoir. Elle avait attendu longtemps à la gare de Bruxelles, étant partie sans connaître l'heure des trains, et le convoi qu'elle avait pris faisait tant et tant d'arrêts... Des gens montaient et descendaient. Elle se resserrait en elle-même, elle luttait pour ne plus sangloter, elle sentait sa figure toute tirée par les pleurs, et se disait : « Comment suis-je faite ! Que pensez-vous de moi ? » Il lui semblait que tout était rempli de son désespoir et de son malheur, tout, jusqu'à cette fenêtre éclairée, aperçue soudain,

Dieu sait à quel moment de cet interminable voyage. Longuement, longuement, les roues avaient tourné à travers sa peine. Et peu à peu, au sein de cette torture en quoi son corps même était changé, naissait, par la nécessité de se tenir et de se défendre des yeux étrangers, une colère. Colère contre elle-même, contre Jules, contre tous. Oui, tous ils l'avaient voulue malheureuse, et à la fin ils étaient arrivés à leur but. Nicolas, elle le biffait violemment de sa mémoire. Ce feu qui l'habitait encore, ce sillon dont elle restait traversée, n'avaient plus de nom ni d'origine; c'était une plaie, une maladie ardente qu'elle portait. Mais Jules, elle se représentait sa colère, et une colère égale se levait en elle pour l'affronter. Si elle avait dû s'avouer qu'elle avait tort, que lui serait-il resté, à quoi s'accrocher dans sa misère ? Aussi, pour ne pas se donner tort, elle donnait tort à Jules. Jamais plus elle ne vivrait avec lui, c'était fini. Jamais elle ne s'humilierait à lui demander pardon.

C'est cette colère qui lui avait donné le courage de sonner à la porte de sa maison et de se tenir là devant en attendant qu'on vint ouvrir, et puis de déromper la joie et la surprise de ses parents. Eux qui ne connaissaient rien, qui n'avaient jamais entendu parler des Laveaux... La mère posait des questions naïves. Et Antonia accablait Jules, elle racontait tout contre Jules; plus elle parlait, plus elle comprenait que Jules avait été la cause de tout le mal. On l'avait plainte, et de nouveau elle avait pleuré.

— Tu n'as pas besoin d'eux. Tu vivras ici avec nous, dit le père.

Depuis, elle vivait ici. Qu'aurait-elle fait, si elle n'avait pas eu ses parents ?

Elle était donc revenue dans son enfance. Et l'enfance la recevait, mais les chocs de butoirs et les sifflets des trains en manœuvre avaient beau la bercer chaque nuit de leur vieille mélodie : dans sa chambre retrouvée — elle avait donc encore au monde une chambre à elle — et sur son lit tellement simple de jeune fille, elle pleurerait pour écarter ses pensées et s'endormir.

Au bout de quelques jours, il lui arriva de s'arrêter au milieu de ses larmes, et elle ne savait plus bien pourquoi il était nécessaire de tant pleurer. C'était un peu comme quand une petite fille en pénitence ose cesser de sangloter, et s'ennuie. Il lui semblait que sa tête s'était vidée par les yeux. La peine n'avait plus aucun visage. Il y avait eu de la misère et du bruit, cela avait duré Dieu sait combien, et maintenant elle était sortie de tout cela.

Alors, elle porta un regard tout autre sur les choses.

Jules était son mari, malgré tout. Et il ne l'avait pas chassée. Non, il ne l'avait pas chassée. Son devoir n'était-il pas de rester auprès de lui, ne fût-ce que pour soigner la maison ? Elle l'avait laissé dans l'embaras, elle avait abandonné son ménage. Comment s'en tirait-il, là-bas, seul avec Jean-Pierre ? Deux hommes, c'est maladroit, c'est tout perdu dans une maison.

Si elle retournait tout de suite ? Mais le regard de Jules, le regard de Jean-Pierre... Et la pauvre Antonia ? Et tous les autres, et toutes... Oserait-elle jamais se remonter dans la cité ? Peut-être, de tout, le plus redoutable était-il de rencontrer le vieux Jean-Pierre. Quand il avait su, il y avait eu quelque chose de si nouveau, dans ses prunelles : un reproche triste, vague, sans fond... Entre ce reproche et la colère froide de Jules, elle n'avait pu tenir. Au hasard elle avait rempli de ses affaires une valise et s'était sauvée. La rampe de l'escalier lui brûlait les paumes... Jules l'avait laissée partir.

Non, Jules ne l'avait pas chassée. Mais elle était partie et il n'avait pas fait un geste pour la retenir. Si elle était restée, les choses se seraient arrangées autrement, bien sûr. Ce soir-là, tout dépendait encore d'elle, — mais elle n'avait pu résister, la honte l'avait chassée. Et désormais elle aurait beau regretter : c'était fini, elle n'y pouvait plus rien. Maintenant il faudrait vivre ici.

Puisqu'il fallait vivre ici, elle proposa timidement à sa mère de l'aider dans le ménage, comme autrefois.

Mme Delfosse accepta. Pourquoi n'aurait-elle pas accepté ? Antonia n'était plus en visite pour un jour. Elle allait rester longtemps ici, — toute la vie.

Derrière la porte de la cuisine, la casquette de père était pendue; il viendrait l'y prendre quand il rentrerait, et mettrait son chapeau à la place. Et le fourneau était là, noir et grand, avec une boule de cuivre à chaque angle. Dans cette même cuisine, le père avait dit : « Constance, nous avons la guerre. » Et Jules était venu ici, combien de fois, lire les journaux prohibés. Mais ceci du moins ne recommencerait plus. Les choses n'étaient plus les mêmes, malgré l'apparence.

Des guêpes s'abattaient sur les vitres. Le soleil pénétrait, jaune et ancien, — le soleil des étés de province.

Antonia épluchait des poireaux pour la soupe du soir. Là ! c'était fini. En somme il y avait peu à faire dans ce vieux ménage où tout était ordonné une fois pour toutes. Antonia se sentait inutile dans cet arrangement. Autrefois, elle avait pu y

tenir sa place et croire qu'elle aidait vraiment à quelque chose, parce qu'elle n'avait jamais rien vu d'autre et que ses yeux étaient abusés par la jeunesse. Elle ne pouvait jamais s'ennuyer alors : l'avenir lui tenait compagnie sans même qu'elle s'en rendit compte. Puis l'avenir était venu. A son tour elle avait eu sa maison, son ménage, elle avait arrangé et soigné ses propres choses comme elle le voulait. Elle avait su ce que c'était de vivre... Et maintenant ?

Comment avait-elle pu tout détruire ? Comment cela était-il arrivé ? Pour la première fois, elle osa se rappeler chaque fait et chaque minute. Elle retournait sur ses pas brûlants, elle refaisait le chemin de honte. Oui, voilà comment c'était arrivé, comment cela avait pu se faire. Tout revivait, la chaleur et la honte. Les yeux fixés sur la barre immobile de soleil, elle redevenait cette folle alléchée, cette chose de feu. Et tout de suite après, cette chose de vergogne et de désespoir. Qu'avait-elle été chercher, que voulait-elle ? Elle ne comprenait plus. Et pourtant, chaque fois que sa pensée remontait à ce point, tout s'enflammait de nouveau, tout sombrait dans la torpeur ardente. Elle regardait la table, les légumes épluchés, elle demandait secours et pitié à ces objets connus depuis toujours, et elle avait peur de leur être devenue étrangère.

Oh ! Antonia... N'avais-tu pas reçu de bons conseils, n'avais-tu pas grandi dans l'honnêteté et dans l'ordre ? Qu'est-ce qu'il y avait donc de caché en toi, qui te brûle maintenant les entrailles ? Elle reprenait tel ou tel de ses souvenirs, comme une pierre qu'on retourne avec précaution de crainte d'y voir se tordre un perce-oreille. Ses désobéissances, et cette rage de grimper sur la palissade, et ses gourmandises de petite fille. Et les rires désordonnés, on lui avait souvent reproché ses rires. « Une jeune fille convenable ne rit pas ainsi ! » Combien de fois cela l'avait révoltée... Elle comprenait, maintenant. Un démon était en elle, il se manifestait dans ses gestes et ses rires, et elle ne s'en était pas méfiée.

Elle se rappelait : quand elle avait aimé Jules, elle avait eu honte de cette soirée de l'armistice et elle s'était promis plus que jamais... Et puis elle avait tout oublié. Mais elle se reprendrait, elle triompherait d'elle. Maintenant le souvenir même de sa folie était pétri de douleur. Oh oui, maintenant elle était apprise. C'est long de comprendre la vie, cela ne vient pas d'un coup. Mais maintenant elle était apprise. Et elle sentait se poser sur elle un nouveau visage qui ne s'en irait jamais plus.

N'ayant plus rien à faire à la cuisine, elle prit sa couture et alla s'asseoir sous le berceau, dans le jardin.

Pourquoi cousait-elle ? Puisqu'elle ne devait plus être jolie pour personne... Pourtant elle cousait. Elle cousait du linge. Il faut coudre non pas pour être jolie, mais pour faire comme toutes les femmes, pour être honnête et irréprochable. Cela la calmait de toucher la toile blanche, un peu cassante d'appât. Elle s'appliquait à faire des points égaux.

C'était l'époque où les reines-claude commencent à mûrir. Le soleil les jaunissait sur l'arbre rabougré.

La pensée d'Antonia retournait à la maison de Bruxelles, sa petite maison tant désirée et qui était venue tôt dans sa vie, comme un miracle. La façade de ciment gris, les volets verts et noirs, les tuiles rouges. Et tout autour les enclos, les voisins, le va-et-vient de la cité... Ce jardin-ci, solitaire, touffu et vieux, comment aurait-il pu la toucher ? Mais là, les choses qui commençaient, le potager qu'elle avait vu se détacher du terrain vague, les légumes qui n'avaient été d'abord, à fleur du sol, que de débilés aiguilles vertes... Comment cela pouvait-il continuer à vivre sans elle ? Et cela continuait. Et ces Baudry, ces Désiron, et le petit Jeannot, tous continuaient. Parlait-on d'elle là-bas ? Que pensait-on d'elle ?

Et ces chambres où son silence avait vécu, et tous les objets que soignait et caressait chaque jour sa main fidèle...

Oh ! tout un hiver, Jules est venu la prendre chaque dimanche, ils sont revenus ensemble du cinéma chaque dimanche, tout un hiver. Un soir, ils ont acheté une bague de fiançailles... Pourquoi tout cela avait-il eu lieu ? Pourquoi avoir mené si longuement, par ces chemins, la vie ?

Elle ne cousait plus. Le soleil ne touchait qu'à peine la cime du prunier, le haut d'un mur. Elle vit Jules si nettement, sa joue bien rasée. Il marchait, avec son melon et son pardessus, dans le chemin entre les jardinets.

Robert VIVIER.

LETTRE NEGRE

Luebo, le 2 septembre 1932

Cher Jean Tshimbalanga,

J'ai l'honneur de vous accuser une bonne réception de votre lettre du 15 août dernier, m'annonçant l'accident qui vous est arrivé et par lequel vous me demandez des nouvelles de Tshikapa.

Comment va votre santé ainsi que celle de toute votre famille ? Quant à moi, ma santé va très bien ainsi que celle de ma future femme.

Pour ce qui concerne mon voyage vers Tshikapa, j'avais demandé au commissaire de police l'obtention d'un congé de quinze jours pour mes affaires avec le nommé Matabishi et pour la recherche de la nommée Kamviana, ma tante paternelle.

Mais mon voyage fut très malheureux parce qu'il n'y eut pas de bonne réception parmi tous ceux qui me devaient et la tante maternelle n'a pas été trouvée dans l'agglomération de Tshikapa.

Si vous voulez vous renseigner exactement : je suis arrivé à Tshikapa vers 6 heures du soir accompagné de Jean Kalala parce que j'avais peur d'y aller seul car, en route, il y a des bandits qui guettent et volent ou portent des coups de machette à tous les voyageurs. Dès mon arrivée, je suis allé directement dans la maison de Kapeputa, le commis au territoire et ça m'était inutile car le nommé Kapeputa était en route avec Monsieur l'Administrateur. Me voyant isolé, j'envoyai un homme dire à mon oncle Kalonda que j'étais déjà à Tshikapa, le même soir, et qu'il pouvait me procurer des vivres, en lui précisant par dire que le propriétaire de la maison n'était pas là.

Vers 8 h. 25 nous avons reçu un bon plat, suffisamment pour nous deux, mais comme c'était une boule de manioc et une poule enfin grande, nous n'osions pas vider le plat et une partie était conservée pour le lendemain.

Après avoir mangé, j'ai posé des questions au convoyeur du plat, si mon oncle ne lui avait pas dit qu'il suivrait. Le convoyeur du plat répondit avec l'air de méfiance car en mangeant nous ne lui avions pas offert un morceau. L'idée nous vint de lui donner un morceau conformément à un cadeau qu'on avait déjà décidé de lui offrir.

Naguère que ce morceau lui était donné, mon oncle entra par la grande porte, muni d'une bouteille de vin de palme, en s'excusant que ce n'est pas pour rien qu'il s'est attardé, c'est pour la recherche de la boisson, sinon il devait venir ensemble avec le convoyeur.

Voilà mon oncle et les autres qui s'en vont en criant d'une façon très remarquable et prétendant que le lendemain on allait bien causer.

Vers 7 heures et demi du matin je suis allé trouver Monsieur l'Administrateur des Batshok, et lui présentant la feuille de route en lui communiquant le motif pour lequel



je m'étais trouvé dans son territoire.

Vers 8 heures et 4 minutes, je suis allé chez mon ami Matabishi; celui-ci en me voyant de loin se lançait et m'embrassait activement avec l'air de la confiance.

Deux ou trois minutes après, j'ai vu un homme venir avec une chèvre, possédant également un couteau en me criant d'être d'accord pour que la tête de la chèvre lui soit accordée. La chèvre est tuée, les plats entrent, le monde est heureux, les verres sur la table, la causerie roule. « Ce n'est pas pour longtemps que je suis à Tshikapa, dis-je, ce n'est que pour trois jours ».

« Allons !... allons !... crient tout homme et toute femme, ce n'est pas possible, vous êtes pour deux ou trois semaines ! » « Non, répondis-je, j'ai obtenu un congé de 15 jours, mais comme j'ai déjà fait 3 jours, il ne me reste que 3 jours pour Tshikapa. »

Deux jours chez cet ami, je lui ai demandé de faire toute la possibilité et me remettre une somme de 2.000 francs (deux mille francs) suivant sa promesse, mais ce dernier n'est pas parvenu à m'octroyer cette somme et j'ai pris la route jusque Luebo.

D'autre part je n'ai pas le temps de vous narrer ce que fut mon voyage; je vous communiquerai par prochain courrier les passés de mon voyage à Tshikapa.

Agréez, je vous prie, Monsieur Jean Tshimbalanga, l'assurance de mes sentiments les plus respectueux.

Votre intime et fidèle frère,

Joseph MOKADI.

P. C. C. Georges DULONGE.

Les femmes et le désarmement

L'auteur de tant d'ouvrages : *Au bord du gouffre*, *Les Criminels*, *La Patrie humaine* et *Debout les Vivants* (1), où est dénoncée implacablement la monstruosité de la guerre d'hier et de celle que l'on prépare sournoisement dans les coulisses de la politique, de l'industrie et de la finance, vient d'ajouter après ce roman d'une conscience (2) qui apporte un grand réconfort à tous ceux qui se refusent d'obéir à l'impôt du sang, quelques pages d'une noblesse d'un rare mérite.

C'est en quelque sorte un message aux femmes, un appel à l'amour, pour conjurer le danger qui plane sur la civilisation. Ce livre *Les femmes et le désarmement* (3) vient se joindre à son œuvre déjà si prolifiquement anti-guerrière, attestant par cette nouvelle contribution, la persévérance, et la continuité de pensée que Victor Marguerite apporte par ses écrits à la cause du pacifisme intégral.

Publié par les *Cahiers de l'aristocratie*, que dirige mon ami Gérard de Lacaze-Duthiers, ces quelque soixante-dix pages comportent le texte d'une conférence que devait donner en Suisse, le 15 février 1932, l'auteur précité, sous le patronage de la Ligue internationale des femmes pour la paix et la liberté.

La Salle de la Réformation qui avait été retenue par la Ligue fut au dernier moment refusée par les propriétaires sous le fallacieux prétexte que Victor Marguerite n'était pas jugé « qualifié pour parler sur le podium de la Réformation ». A l'hypocrisie, s'alliait la pudibonderie; en visant l'auteur de *La Corgonne*, on désirait frapper l'écrivain indépendant de *La Patrie humaine*. Cela provoqua la protestation du Comité de la Société des Ecrivains.

Ceci se passait au temps de cette fameuse Conférence du Désarmement dont les délégués réunis à Genève, s'ingéniaient en de grands discours à parler de paix, sans réellement désirer désarmer et tandis que du bout des lèvres, il était question de désarmement, en Mandchourie les canons et fusils craquaient la mort, et pour compléter la comédie, en Suisse, sous de futiles prétextes, on interdisait à une pensée libérée de s'exprimer.

Tout ne fut pas perdu, puisque la conférence fut imprimée en Suisse, et la voici éditée en France; aussi malgré les désirs inavoués ou inavouables des uns et des autres, une bonne volonté sincèrement acquise au désarmement total peut dénoncer une fois de plus, la folie monstrueuse qui menace de déferler sur notre monde, en mal d'enfantement.

Mais laissons cette courtoisie et cette hospitalité de bateleurs; parlons des idées exprimées par Victor Marguerite, qui vint à Genève, suivait en témoin objectif et en combattant de la Paix, les travaux de la Conférence du Désarmement.

« Certes, il est aujourd'hui trop tard pour reprocher à la majorité des femmes, c'est-à-dire aux mères, de n'avoir pas su insuffler à leurs fils, une suffisante horreur du fléau qui mit tant de foyers en deuil. Les jeunes gens, je parle de ceux qui sortent du peuple, ont beau commencer à percevoir qu'ils ne créveraient plus aujourd'hui que pour des mercantiles, le vieux refrain : « Mourir pour la Patrie, c'est le sort le plus beau, le plus digne d'envie », reste cependant encore de circonstance pour trop d'entre eux ».

Cette pensée n'est que le reflet trop réel, hélas! de l'état mental des générations d'aujourd'hui. Si l'on songe au bourrage de crâne, à la honteuse exploitation d'une religion savamment exploitée par les charognards du patriotisme, on comprendra aisément jusqu'à quelle profondeur le mal est enraciné. Ce ne sont point les quelques milliers de voix « au-dessus de la mêlée » qui permettent une transformation prompte et radicale, mais cependant nous pouvons nous autoriser à espérer, sans pour cela nous refuser à redoubler d'activité, dans notre lutte quotidienne, contre la guerre.

Marguerite ne veut pas s'attarder aux regrets stériles qui ne peuvent rien contre le monstre, pas plus qu'il ne veut se bercer d'illusions : « Nous n'avons même plus la consolation de penser que le moindre progrès intellectuel dans l'esprit de la jeunesse puisse être à temps réalisé, puisque le temps nous manque pour l'éducation qui est le secret et la condition du progrès ». Aussi ne peut-il s'empêcher de dénoncer les femmes, mères, épouses et amantes, qui n'ont point rempli leur mission; elles sont « coupables d'avoir laissé les hommes, avec leur course aux armements, de nouveau conduire tous les pays au bord du gouffre, et d'un gouffre où, cette fois, ce serait la culbute définitive de l'Europe », et, ajoute-t-il, « n'ont-elles pas aujourd'hui mieux à faire qu'à porter de vaines pétitions au moulin à paroles et à papiéresses dont nous voyons la roue tourner, tourner, broyant le vide, durant ce s'élevé de la masse profonde de tous les peuples, le grand, l'universel cri : DESARMEMENT ».

En le lisant, on s'aperçoit que, malgré tout, Victor Marguerite garde quelque chimérique espoir en la S. D. N. Il critique cependant cette « compagnie anonyme » dont les délégués sont plus soucieux des intérêts matériels des actionnaires des Etats qu'ils envoient s'élever, de faux-fuyants, pour qu'elle puisse encore prétendre remplir la mission jaculatoire qui n'appartient pas grand-chose. C'est au pied du mur qu'on découvre les maçons, encore faut-il, si maçons il y a, que les fondations soient stables, et non pourries. Celles sur lesquelles est assise la S. D. N. sont fortement ébranlées et faisaient, il me semble; à son actif s'inscrivent déjà trop de compromissions, de faux-fuyants, pour qu'elle puisse encore prétendre remplir la mission qu'elle s'est donnée.

Il est grand temps que l'on abandonne ces chimères bureaucratiques et administratives; le demeuré qu'en fait Victor Marguerite ne peut que nous en convaincre. « On n'édifie rien de stable sur des fondations pourries. C'est pour cela qu'il n'est point de traités internationaux, expressions toujours momentanées de l'intérêt particulier, qui dans le cours changeant de la vie et des conditions renouvelées de toutes les formes d'existence ne soient d'âge en âge devenus caducs, passant tous du parchemin sacré, au vulgaire chiffon de papier. Et c'est le mouvement inévitable des idées et des choses, c'est la loi même du progrès que cette évolution, en dehors de laquelle il n'y a que stagnation et mort. On peut, au nom des vieux principes — parole donnée, contrat signé — gémir autant que l'on voudra. Il n'y a point de paroles ni de contrats qui tiennent, quand ils ont été imposés ou consentis par force. Et rien ne peut empêcher que le vent ne les emporte, à mesure que la Force, donc le Droit, change de camp, en emportant avec elle le Droit lui-même. Le Droit n'est, en effet, à la lumière des successives jurisprudences, qu'une idole aux visages multiples, une divinité à facettes, comme l'œil des mouches, et comme hélas! celui de la plupart des hommes ».

Où, la S. D. N. a fait hara-kiri pour employer l'expression imagée de M. William Martin, elle s'est suicidée, et a révélé sa structure vicieuse. On s'est aperçu de la réalité, le paravent derrière lequel elle se pavanait a été enlevé et ainsi est apparu le consortium d'intérêts contradictoires que cachait ce prétendu tribunal d'équité. La Conférence du Désarmement en a été une nouvelle et virulente confirmation; elle n'aura été qu'un beau déballage de formules creuses.

Chacune des grandes puissances qui y étaient représentées y est allée de son discours pacifique, et c'est à qui surenchérisaient la matière, mais de gestes, point. « Que le voisin commences », était le refrain de chacun se fignait. La peur armait les uns et les autres, et armés, chacun avait peur de son voisin, personne ne se donnait la peine d'examiner si cette course aux armements assurait la Paix du Monde. Tous oublièrent la leçon d'avant 1914, ils se précipitaient à grands pas sur ces chemins qui conduisent droit à la guerre.

Que personne ne s'en rendit compte, ce serait supposer des sentiments loyaux et honorables chez les délégués, et d'y croire serait se leurrer, car n'étaient-ils point là pour défendre les intérêts des industriels? et ceux des banquiers? plutôt que d'empêcher la préparation des guerres. L'Internationale sanglante des Armements avait voix au chapitre, par plus d'un de ses hommes. Car « avec ce trafic honteux que tous les gouvernements toi-

rent, parce qu'ils y trouvent leur compte et que certains favorisent, parce que grâce à des presses salariales et à des majorités vénales, ils sont pratiquement asservis aux rois de la Haute Banque et de la Grande Métallurgie, nous touchons aux dessous inextricables de la machinerie du meurtre ».

Combien reste profondément vraie cette pensée de J. Jaurès : « Le capitalisme porte en ses flancs la guerre, comme la nuée porte l'orage? » Là est le noeud du problème du désarmement. Il ne faut pas le perdre de vue, tant que l'on n'aura pas abattu le régime, il sera impossible d'instaurer une société libre et pacifique. Il y a tout lieu de penser que pour aller vers la paix, il soit nécessaire de passer par le chemin de la révolution; en tous cas, si le danger d'une conflagration nouvelle devait surgir, le choix serait à faire immédiatement : contre la guerre, l'évangile de la paix, de la justice, de l'amour, et je ne m'y refuse point. Mais face aux réalités présentes, je suis forcé de constater l'horrible mal qui rongé l'humanité.

Le capitalisme gangrené par ses excès de richesses que ne peuvent équilibrer ni sa production ni sa consommation, de plus en plus incapable de gérer cette « civilisation » qu'il a provoquée, se trouve au bord du gouffre, prêt à tout, pour tenter en de suprêmes convulsions de sortir de l'impasse dans laquelle il s'est placé.

Que, dans cette lutte à livrer au monstre, nous nous refusions à nous servir des mêmes armes, des mêmes pensées que nos ennemis, disons-le nettement; Oui. Car nous voulons construire un monde meilleur, plus équitable, plus fraternel; c'est pour quoi, avec d'autres matériaux, avec d'autres outils, nous devons lui livrer bataille. A côté de nos désirs de mieux-être, nous plaçons des « postulats spirituels » et c'est ainsi que nous pouvons éveiller des sentiments de justice et d'amour, chez ceux qui luttent pour que leur sort soit moins pénible et plus humain.

Aux femmes qui peuvent comprendre le rôle puissant qu'elles se doivent d'apporter dans l'élaboration de ce monde nouveau, volontiers, avec Victor Marguerite, nous clamons : « Vous qui avez porté, façonné cette chair, vous qui avez souffert pour la mettre au monde, vous qui penchées sur elle y voyez grandir l'âme, ne permettez plus qu'on la dégrade, avec toutes les superstitions du passé. Au lieu d'apprendre à vos enfants ou de leur laisser rabâcher par des maîtres intéressés que la guerre est inévitable, et qu'elle est noble, dites-leur que toujours elle peut être empêchée et que, glorification hideuse de tous les crimes, et levier de tous les vices, elle n'est belle que pour les philosophes en chambre, les états majors et les mercantis. Enseignez sans cesse que la paix seule est féconde, et qu'au-dessus des patries, Moloch, il y a la religion de la vie, il y a la loi de l'amour, création continue, il y a la Patrie humaine ».

Et dénonçant l'inanité des filous et des embusquages, traçant un tableau sombre et horrible du cataclysme qui guette l'humanité, parlant des gaz, des épidémies, de la misère et de la famine qui s'abattraient sur les uns et les autres, l'auteur des *Femmes et le Désarmement propose* à celles-ci si elles trouvent aujourd'hui inutiles de se coucher sur les rails pour empêcher les trains de mobilisation de partir, de s'opposer à la guerre par quelques moyens, qu'ils ne trouvent pas l'entière approbation de tous, méritent d'être examinés :

- 1° D'abord de ne plus faire d'enfants, tant que les patries auront le droit de les assassiner;
- 2° Ne pas se contenter d'efforts isolés, s'inscrire aux ligues, aux associations, pour défendre la paix et assurer le progrès;
- 3° Unir toutes les personnalités agissantes dans une propagande méthodique, usant de tous les moyens : refus de préparer la guerre et de la faire, affiches, journaux, conférences, réunions internationales, etc.;
- 4° Signifier aux nations qu'elles aient désormais à régler leurs différends sans recourir à la violence, d'où toujours la violence renait, et qu'enfin la suprême loi des Etats comme celle des individus est le respect de la vie. »

C'est par la pression de la volonté de tous, bien plus que par l'illusoire bulletin de vote et l'action endormeuse du parlementarisme qu'un tel programme peut avoir chance de se réaliser. Pour cela, il faut dire NON à la guerre, NON au patriotisme, NON au militarisme, et il faut le dire à l'heure même où nous sommes, sans attendre demain.

Hem DAY.

les revues

× *Esprit* n° 8. — *La tragédie du peuple juif. — Certitude de notre jeunesse. — Le jeu des dupes.*

Si un voyageur, ami ou disciple d'Einstein, au retour d'un voyage interstellaire s'apercevait que quelque chose cloche sur notre vieille terre et me demandait de lui faire le point, je lui conseillerais la lecture de la revue *Esprit*. Il pourrait ainsi, en quelques quarts d'heure non seulement essayer de comprendre nos préoccupations spirituelles mais aussi et surtout mesurer la profondeur du chaos dans lequel nous sombrons...

Ceci est un éloge et une critique. — Un plaidoyer ou du moins qui en veut être un, intitulé *La tragédie du peuple juif* force, après l'avoir lu, à se défendre d'approuver les nazis, tant il est écrit à rebrousse-pois...

— Que dire d'autre du *Destin du Spirituel*, discuté dans deux notes : *Certitude de notre jeunesse* et *Jeu de Dupes*, sinon que c'est Incentudine qu'il faut lire et que la riposte à Derycke est bien faible. La besogne la plus urgente, voyez-vous, c'est d'établir l'ordre d'importance des problèmes qui se posent à nous. Tout est remis en question et la seule difficulté est de savoir par où nous allons rebâter la maison.

× *La Correspondance Internationale Ouvrière* consacre un numéro superbe, illustré de bois de Masereel, Grosz, Flouquet et Zadko, à une enquête sur le mouvement social en Belgique. Textes de J. de Bae, F. Godefroid, J. Bodart, N. Lazarevitch, T. Lippe, P.-H. Spaak, P. Mahni, P. Ruscart et Mil Zankin.

Document de grand intérêt. × *La Terre Wallonne. — En marche*, conférence faite par M. Marcel Grégoire au cours d'un cycle de causeries organisé par le Jeune Barreau. M. Grégoire précise la position de la jeunesse catholique dans le domaine politique, économique et social. Une étude de Pierre Daye sur le dernier livre de E. Vandervelde.

× *La Revue Belge. — M. Noël Santon* parle de l'œuvre de la comtesse de Nonales. Al. David-Neel raconte de curieux souvenirs sur les meurs des femmes du Thibet.

× *La Revue Générale. — M. du Bus de Warin* est fort en colère contre la proposition déposée par le député Delvigne et qui tend à supprimer la religion du programme de l'enseignement primaire, et qui vise à instaurer la neutralité philosophique à l'école. Cette proposition de loi met en danger l'ordre social et même droit au communisme... dit M. du Bus de Warin. Quelques pages consacrées à *Paul Claudel* par L. Levaux; un regard intelligent de Luc Hommel sur *l'Allemagne nouvelle*. L'effort vers l'impartialité qui guide M. Luc Hommel mérite d'être souligné.

× *La Revue Française* réunit les témoignages de quelques jeunes écrivains français sur les problèmes qui se posent aux nouvelles générations. Quelques contributions méritent d'être analysées ailleurs que dans cette chronique qui nous oblige d'être bref. Nous y reviendrons.

× *Revue d'Allemagne. — Fin de Contemplation de moi-même*, de J. Wasserman, et un conte curieux de Heinrich von Kleist : *Dialogue sur la clause et la grève*.

× *Memento. — Les Humbles, Les Primaires, La Mêle*, *La Revue Franco-Belge, Annales Universitaires* (numéro spécial consacré aux Camps de travail et au Service volontaire de travail) *L'Esprit Nouveau, La Revue Mondiale*.

× En même temps qu'un fragment de l'admirable *Dict de Padua*, traduit du tibétain, la *Nouvelle Revue Française* poursuit la publication du roman d'André Malraux : *La condition humaine*, qui est peut-être l'œuvre capitale du romancier des *Conquérants*.

× *Les Cahiers du Sud* (avril) publient une nouvelle curieuse de Jean Cassou : *La fille du roi d'Angleterre*, ainsi qu'un texte important de Roger Caillois : *Le second Epithalame*.

× *14, rue du Dragon* : Sous une forme curieuse, d'une recherche peut-être un peu gratuite, cette

Maison d'édition L'ÉGLANTINE

6, rue Lambert Crickx, Brux.
Tél. 21.40.57-21.40.56 C. C. P. 990.93

VIENT DE PARAÎTRE :

M. HITLER, Dictateur
par Frateco
Un volume 12 x 18 — 278 pages
12 francs

Cet ouvrage sensationnel traduit sur le manuscrit allemand demeuré inédit est une vie romancée où l'on n'a retenu que les faits essentiels.

Les révélations de l'auteur — qui se cache, et pour cause, sous le pseudonyme de Frateco — semblent trahir quelqu'un qui fut des familiers de l'actuel chancelier du Reich.

VIENT DE PARAÎTRE :

L'Objection de conscience
par
D. J. Blume et Léo Campion

Un fascicule 13 x 18 — 40 pages
1 fr. 50

VIENT DE PARAÎTRE :

Ton droit, homme !...
par
CAMILLE ROUSSEL

(Résumé d'une synthèse du droit naturel)
Un cahier 13 x 20 — 66 pages
10 francs

A la Maison du Livre Belge

12, Rue des Colonies, 12

Lisez :
PAUL MORAND
LONDRES

22 fr. 50

LIBRAIRIE NOS LOISIRS

RUE DE L'HOPITAL, 26, BRUXELLES
Chèques postaux : 185.186 J. Mariot, Bruxelles

SPÉCIALITÉS :
Ouvrages sur la sexologie
Revue nudiste
Littérature antireligieuse

Renseignements sur demande

revue publiée, aux sommaires de ses deux premiers numéros, d'excellents textes de Joë Bousquet, Roland de Renéville, Ferdinand Alquié, Benjamin Fondane, Jean Cassou, etc.

× A la suite de la N. R. F., la *Revue Française* publie une manière de cahier de revendications de jeunes « révolutionnaires de droite » et autres. Même chanson, sur un autre air.

Les idées et les livres

Herman KESTEN. — *Gens heureux*. (Rieder.)
Margaret KENNEDY. — *L'Idiot de la famille*. (Plon.)
Marianne CHAGUINIAN. — *Hydro centrale*. (Ed. Sociales Internation.)

Que le nouveau livre de M. Hermann Kesten soit à proprement parler un roman, voilà ce dont je ne suis pas très sûr.

Ce long récit a bien plutôt, en effet, tous les caractères de la nouvelle. Les personnages n'y apparaissent point dans le cycle tout entier de leur vie, mais en fonction d'un événement qui les anime, d'une crise qui met au jour leurs puissances latentes, bonnes ou mauvaises. Et s'il est question de leurs origines, de leurs hérédités, c'est uniquement dans la mesure où elles permettent d'expliquer la manière dont ils vont réagir dans les circonstances spéciales où ils sont placés. L'éclairage même épanché sur ces pages, ce n'est pas au soleil de tous les jours qu'il ressemble, ainsi qu'il siedrait dans un vrai roman mais à la lueur de ces projecteurs dont on fait usage au cinéma pour isoler une scène ou la détacher.

Un sujet de nouvelle aussi : Pour éviter la prison, le marchand de cigares Pfeleiderer a besoin dans les huit jours, de deux mille marks. Sa fille peut les obtenir; il lui suffira pour cela d'épouser l'opulent trafiquant de biens, Krummholz. Mais elle

aime un certain Max Blattner, fils de famille que les folies de l'Allemagne conjuguées aux siennes, ont réduit à la romanesque condition de chômeur. Ces deux mille marks, Max Blattner va-t-il les trouver? Les avatars de cette entreprise chimérique; l'histoire de cet insuccès; comment Else Pfeleiderer, pour sauver son père, précipite son arrestation, fait mourir sa mère et éloigne d'elle son amant, voilà le sujet de ces pages qui, ainsi résumé, paraît inacceptable.

Mais justement, la banalité de ces prémices, l'in vraisemblance monstrueuse de ce dénouement, montrent jusqu'à quel point M. Herman Kesten a poussé l'analyse d'une crise morale.

Cette atmosphère d'une Allemagne désastreuse et comme rendue démente par les maux de la guerre et de l'inflation qu'on trouvait déjà si hallucinante dans les romans de Heinrich Mann, les paysages intérieurs d'une jeunesse intellectuelle à qui le désespoir tient lieu de raison d'être et d'explication du monde; un vif sentiment de l'absurdité d'un régime social, dans lequel il arrive aux escrocs d'entrer vivants dans la gloire, aux sim-

ples de cœur, de loger en prison; un sens violent des psychologies, saisies dans leurs anomalies et leurs déformations; un humour froid, un sens de la poésie qui fait entrer dans le spectacle du monde, les puissances mêmes du cauchemar: voilà ce qui apparaît dans ce livre étrange dont la férocité fait penser parfois à Ungar.

L'abus du monologue intérieur dont les ressources, employées avec discernement, enrichissent si pathétiquement tant de romans anglosaxons, ralentit ici trop souvent un récit qui, par ailleurs, ne demande qu'à brûler tous les signaux.

× × ×

J'ai dit naguère ici même l'émotion profonde que m'avait donnée le premier livre de Mme Margaret Kennedy : *La Nymphé au cœur fidèle*.

Je regrette de ne pouvoir insister comme je l'eusse voulu sur ce nouveau roman dont les Editions Plon nous donnent aujourd'hui une traduction française de Louis et Renée Guilloux, particulièrement élégante et précise.

Nous retrouvons ici cette étonnante famille Sanger : l'une des plus vivantes créations de la littérature contemporaine, son étrange génie, sa fièvre latente.

Mais ce n'est plus sur Térésa que Mme Margaret Kennedy concentre cette lumière dont elle a le miracu-

leux secret, — à la fois si cruelle et si tendre, — c'est sur Cyril, celui que son bon sens insolite et sa raison bourgeoise ont fait appeler par les siens : L'idiot de la famille.

Odyssée étrange, d'un pittoresque si harmonieux qu'il en échappe presque au sens critique et qu'on ne voit plus bientôt, dans ce prodigieux tumulte, que des âmes. Et elles sont si nues que l'on a le sentiment de les voir écorchées.

Pages d'un tragique retenu et horriblement pathétique que celles où la jeune écossaise Fenella se trouve comme crucifiée entre sa suave attitude pour Cyril et son inclination trouble vers son frère Sébastien.

Livre à la fois aérien et lourdement charnel, où constamment on a le sentiment inquiétant et amer de se trouver comme flottant entre terre et songe. Prodiges d'un art sauvage et délicat.

× × ×

Les Editions Sociales Internationales continuent à révéler au public de langue française les œuvres les plus marquantes de la littérature soviétique.

C'est aujourd'hui un roman de Mme Mariette Chaguinian, Hydrocentrale, que nous avons ainsi l'occasion de lire.

Hydrocentrale, c'est l'histoire, à travers les mille difficultés tenant aux contingences climatiques, aux problèmes techniques et surtout à

l'imperfection et à l'insuffisance des hommes, de la construction d'une station hydro-électrique destinée à transformer en énergie la chute du torrent Misinka.

Au tour de ce thème central, c'est tout un pays qui se met à vivre, une époque déjà dépassée, que dis-je? presque oubliée, mais qui vit naître un monde nouveau.

Montrer Hydrocentrale comme une vaste fresque retraçant les origines de la construction socialiste en Arménie, serait pourtant injuste et incomplet.

C'est que Mme Mariette Chaguinian est allée bien au delà de ce propos sommaire. Elle a fait dans Hydrocentrale une peinture de mœurs d'une acuité singulière et si les types humains qu'elle y a présentés n'ont point l'inquiétante profondeur de ceux d'un Léonid Léonov, par exemple, ils témoignent pourtant d'une vie authentique, d'un pathétique sobre et direct.

A travers tout cela, une poésie âpre, d'un dynamisme simple et dur.

Avant Hydrocentrale on ignorait à peu près en Europe le nom de Mme Mariette Chaguinian, connue en U. R. S. S. par des poèmes et des contes. Il faut remercier le traducteur anonyme à qui nous devons de lire ce roman qui révèle un talent solide et discret.

Charles PLISNIER.

EXPOSITION

RENÉ MAGRITTE au Palais des Beaux-Arts

Impur et lourd, je ne puis me permettre de juger Magritte, pur et léger, mais je songe, devant ses toiles, que peut-être il fut un temps où j'aurais pu, moi aussi, devenir artiste et poète et que des jésuites pédants ont tué en moi cette grâce naissante.

Je pense aux collèves où j'ai passé mon enfance; aux cours abrutissants durant lesquels, affalé sur mon banc, mon esprit engourdi dérivait lentement vers d'informes rêveries. Les yeux mi-clos, je contempiais jusqu'au vertige les figures de mes livres de géométrie ou de science naturelle, et les agrémentant d'ombres, de nuages ou de vallonnements capricieux, j'en faisais des objets bizarres situés sur des étendues poétiques; et j'en sondais l'étrangeté avec une attention si profonde, que parfois dans l'immobilité de ma contemplation un filet de salive descendait lentement de ma lèvre pendante.

Ah! fraîcheur à jamais perdue! Poète méconnu de soi-même! L'avouerais-je? J'avais honte de ces œuvres inspirées; je les cachais en rougissant, je les effaçais à la gomme lorsque mon extase avait pris fin. Que ne les ai-je conservées! Peut-être aujourd'hui feraient-elles l'orgueil du Palais des Beaux-Arts. Au lieu de m'empoisonner, aepus, à lire Rilke, Cervantès et Saint-Simon, que n'ai-je simplement développé en moi ce virginal enfantillage! Peut-être ma puérilité, si modeste d'alors, et qui ne s'en permit qu'aux images de mes livres d'étude, serait-elle devenue énorme comme un végétal et s'en prendrait-elle aujourd'

d'hui à la victoire de Samothrace! Mais que ferai-je, à présent que le charme est rompu? Maintenant, le cœur plein de cendres, le sang chargé d'humeurs vénéneuses, le cerveau peuplé de larves d'une culture décadente, que puis-je sinon attendre que des héros à l'âme vierge aient régénéré la terre; que tu lui aies rendu l'innocence, ô Magritte, divin enfant, adolescent cynique et pur: C'est par toi que la vérité rentrera dans le monde, car tu es indigent et secret comme une porte de pitchpin; c'est de toi que naîtra la lumière cruelle d'une aube nouvelle, de ton esprit, qui est comme l'éclair dans un ciel serein, de ta langue qui est comme un phallus, de tes mains qui sont comme des hirondelles, de ton sexe qui est comme une saïtamandé, et de tes beaux pieds rêveurs, de tes pieds somnambules.

Le monde t'accusera de peindre comme un eunuque, incapable de comprendre que tu peins comme un ange, pour expier les excès des Permeke tricouillards. Il rira de tes avortons en veston brun, qui pourtant nous délivrent enfin de Raphaël et de ses grâces perverses, de Michel-Ange et de ses Laocöons!

Reste fort et pur, prophète conspué, ton heure doit venir, et déjà l'esprit souffle sur les eaux. Le temps est proche où les peuples comprendront enfin, après 4.000 ans, qu'une pipe n'est pas une pipe et qu'un chou est un chou, message pathétique et régénérateur que le destin réservait au monde dans ses vieux jours et qui fera pleuvoir sur nous la rosée de l'Esprit nouveau!

A. DASNOY.

Messieurs les officiels et la littérature

On sait que le Gouvernement décerne de temps à autre un prix annuel, triennal ou quinquennal aux écrivains de Belgique. A moins que les arrêtés-lois ait changé tout ça, on continuera ainsi à jeter aux fourrés périodiquement le nom du lauréat bénéficiaire de ces munificences, et on y accellera quelques considérations laudatives ou restrictives, c'est selon. Car voilà : les bonzes obscurs de ces jurys se sont résolus, depuis quelques années, à justifier leurs décisions. Ainsi ce qui pouvait paraître un semblant de consécration dans l'esprit du bon peuple devient quelque chose d'amusant. En effet, le petit esprit des membres des ces jurys officiels éclate si bien dans ces commentaires qu'on souhaiterait n'avoir jamais affaire à eux.

On verra plus loin comment un monsieur Jean Redan (d'où vient-il? qui est-il? est-ce un troisième commis?), parlant au nom du Jury officiel d'un concours officiel, se permet de juger des dramaturges d'un talent éprouvé comme Crommelynck, Ghelderode, Soumagne, Tumerelle!

Quelle indignité!
Et ne peut-on vraiment empêcher ces baveurs patentés et encommissionnés de juger des choses qu'ils ne peuvent comprendre et de donner dans des documents officiels, en un style béatifiant, des considérants d'une telle médiocrité?

Au demeurant, ce n'est pas seulement notre avis. C'est celui aussi, semble-t-il, de cette pauvre vénérable revue littéraire qu'est le *Thyrse*, dans le dernier numéro de laquelle nous lisons, avec plaisir, ce qui suit :

Un des derniers bulletins de l'Académie (langue et de littérature française) publie le rapport de M. Jean Redan, au nom du Jury du concours triennal de littérature dramatique (25^e période : 1927-1929).

Il y est question des « états de service » de Francis de Croisset, et le rapporteur écrit que les pièces dénotant un réel talent parmi celles dont fut saisi le Jury « ont trouvé preneur ». C'est là un « phénomène » et le « fait méritait d'être épinglé ».

Épinglons. Même montons en épingle, à propos de Ghelderode : Il faudrait réaliser des prodiges « pour monter ces ensembles à la fois écrasants et tumultueux et dont le moindre ne serait pas de rendre rentable — primum vivere — l'expérience tentée » (?)!

Et voici le conseil donné à ce bon Michel : « Le jour où M. de Ghelderode saura... endiguer son impétuosité verbale en la purgeant des scories qu'elle charrie aujourd'hui, il s'imposera au premier rang ».

Sans transition, M. Redan s'en prend à M. Soumagne :

« Ce premier rang, M. Henry Soumagne s'y est installé par (sic) plusieurs œuvres, de mérite inégal, mais qui toutes découvrent sa nature exceptionnelle. »

Il cite le Nouveau Messie où l'on voit la question de la divinité « tranchée à coups de poing » comme un différend de l'ordre le plus vulgaire.

Vraiment?

M. Henry Soumagne « courait sa chance » avec Terminus.

M. Redan doit être un sportif...

Il aime les images poussées :

Dans Madame Marie, « sans Mathieu qui accordait les événements aux prophéties et savait, au besoin, « donner le coup de pouce » pour établir la correspondance nécessaire, la doctrine eut sombré rapidement. »

Mais M. Redan n'est pas sans pitié. Pour quoi faut-il, M. Soumagne, que vos dons « aient servi à étayer une thèse aussi périlleuse et aussi contestable »? Voyons, cher Monsieur, on ne refait pas le Nouveau Testament, même avec une nature exceptionnelle. Votre Madame Marie a fait scandale, non sans raison...

Épinglons plus loin que les personnages de M. Tumerelle disent ce qu'ils ont à dire « sans chercher midi à quatorze heures ».

Qu'en termes élégants, ces choses-là sont... écrites. Avec M. Thibaut, toujours d'après M. Redan, nous prenons « pied sur le plancher des réalités bourgeoises ». D'autres, avant lui, « avaient esquissé l'ébauche de la moderne amazone qui renonce aux privilèges de son sexe ». Oh! la pauvre... ta pauvre fille!

L'étude de M. Vandermoesen, l'auteur de *Philémon*, s'impose par les vues ironiques... qu'elle ménage sur « l'envers du décor où chacun de nous s'essouffle à la poursuite de sa vérité ».

Il faut reconnaître à M. Vierset « la bonne caraburation du dialogue ».

Mais certaines proportions grèvent la pièce d'une « hypothèque écrasante ».

Quelle veine, M. Vierset, au moment où l'on vient de déposer un projet de loi pour la mobilisation des hypothèques!

Enfin Carine ou la jeune fille folle de son âme fut « la dernière à surnager et c'est elle qui aborda au rivage convoité ». Cela veut dire que cette pièce mérite le prix triennal.

Dieu soit loué, Carine ne subit pas le sort d'Ophte.

Le sauvetage vaut la peine d'être « épinglé » : « Ceux qui, sans parti-pris, se penchèrent sur la pontellante Carine, la découvrirent plus vivante que jamais et belle d'une beauté qu'ils n'avaient pas soupçonnée au premier contact (sic) ».

Quelles mœurs, M. Redan!

Et vous avez poussé l'indiscrétion jusqu'à « la peser dans la balance qui contrôle les valeurs dramatiques ».

M. Crommelynck doit être bien content.



Musique

S'il est peut-être malaisé de citer de mémoire quelques titres de pièces du répertoire des marionnettes, leurs personnages particuliers sont, d'autre part, familiers à chacun. Tous les peuples ont aimé les fantoches et vers l'an 1600 au Japon ils connurent un succès sans précédent. L'art dramatique japonais leur dut sa renaissance et le théâtre de marionnettes y devint même le théâtre par excellence. Les deux plus grands dramaturges nippons confièrent leurs chefs-d'œuvre à ces acteurs en bois.

Maints compositeurs modernes ne restèrent pas insensibles à cet art spontané et libre; on peut citer de Falla en Espagne, Casella en Italie, Hindemith en Allemagne.

Erik Satie écrivit *Geneviève*, opéra pour marionnettes, composé sur un texte de Contamine de Latour. « Les deux airs tendres et raffinés de *Geneviève*, écrit M. Templier, les chœurs, avec leur allure un peu « rengaine », l'air de Golo, rude et sans danger, et surtout cette étonnante *Entrée des Soldats*, qui revient sans relâche à la manière de la promenade des *Tableaux d'une exposition*, sont autant de réussites, petites assurément, mais charmantes ».

Les Elèves et Anciens Elèves de l'athénée d'Ixelles eurent l'heureuse idée de monter cette délicieuse partition au cours d'une fête très réussie, qui comprenait également la représentation d'une autre pièce pour marionnettes, *Berte aux grands pieds*. Cette dernière pièce met en scène le poème d'Adam de Brabant et n'est autre que l'histoire de la Reine Pédaque aux pieds d'oie. Une partition inédite de M. Paul Gilson illustrait avec une heureuse discrétion cette action chevaleresque.

Des chœurs assez brefs, des airs d'une belle netteté mélodique, des entrées, forment un commentaire coloré d'un charme certain. Mlle Nestler au piano, interpréta de façon parfaite ces deux partitions.

M. Maurice Schoemaker a doté le beau *Paume* de Michel de Ghelderode d'une musique d'une puissante sobriété et d'une énergie farouche. La ligne musicale d'un contour ferme est d'une solidité parfaite, sans recherche de vains ornements. La pensée d'une belle pureté s'exprime en sa poétique et forte nudité. Cette œuvre sincère vient d'être très clairement éditée aux Editions Modernes (Georges Vrieland). Le poème est accompagné d'une excellente traduction néerlandaise due à MM. A.-M. Pols et W. Gijssels.

J. WETERINGS.

RADIO

L.N. I. R. (émission flamande) a diffusé la semaine dernière une adaptation du *Reinard* de Vos, le célèbre fabliau flamand. L'initiative est particulièrement heureuse, la technique moderne étant mise ici au service d'un chef-d'œuvre que certains font remonter au IX^e siècle.

Quant à la qualité de la diffusion, aux soins apportés dans l'émission, il semble que l'N. I. R. est fortement en progrès.

Pour la moralité même du fabliau on pourrait s'en référer à Rutebeuf :

Renard est mort, Renard vit,

Renard est laid, Renard est vil!

Et Renard règne!

Absolument actuel comme on peut s'en rendre compte...

POUR L'AMNISTIE

On sait qu'un Comité d'action pour l'amnistie s'est constitué à Bruxelles, afin de grouper les partisans d'une amnistie intégrale et immédiate à accorder aux condamnés pour faits politiques, militaires et de grève.

Ce Comité fonctionne depuis deux mois environ. Il a, dès à présent, tenu un premier meeting à Bruxelles. Il organise pour le mois prochain un meeting à Anvers, lequel sera suivi d'autres meetings en province. En outre, une brochure documentaire concernant l'amnistie paraîtra bientôt.

Enfin, une réunion publique d'information s'est tenue récemment au siège du Comité, à la Maison des Artistes, afin d'exposer le travail accompli et de populariser les raisons qui militent en faveur de l'amnistie.

Au cours de cette réunion, le Comité d'action pour l'amnistie, constitué en dehors de tous partis et de toutes opinions politiques, a lancé un nouvel appel à tous groupements et organisations décidés à mener campagne pour l'amnistie.

Soulignons qu'il s'agit d'une question d'humanité, d'apaisement et de justice, question résolue depuis longtemps dans la plupart des pays.

L'accouchement de l'opticienne



...Ce sont des jumeaux, évidemment!

LE CINEMA

Enfants non admis

Il n'y a pas de censure en Belgique.
(Le XX^e Siècle.)

Dans le domaine du ridicule et des pieds-dans-le-plat, nul n'ignore que la Commission de contrôle n'en est plus à son coup d'essai.

Un fait nouveau vient cependant, une fois encore, nous éclairer sur la lamentable insuffisance des messieurs-dames qui composent ce concile de pions.

Le cinéma du Carrefour (auquel son visible désir de se mettre au service du vrai cinéma, en se frottant des ordinaires compromissions a, valu comme de bien entendu l'animosité des susnommés vieillards) présente, on le sait, un spectacle comique composé comme suit : *Le Pèlerin*, de Chaplin, *L'Affaire est dans le sac*, des frères Prévert, *L'Insaissable*, de Keaton, et *Cœur de Bonne*, film d'avant-guerre.

Il faut savoir que, de ces films, deux furent présentés déjà avec l'assentiment de la Commission de Contrôle. Il s'agit du *Pèlerin* et du film de Keaton. Il faut savoir aussi que le film des Prévert, tel que nous le voyons, se trouve amputé de plusieurs scènes, par les offices de la censure française.

Tout, dès lors, et la teneur même de ces bandes, indiquait n'est-ce pas un spectacle chaste, salubre, intelligent. Mais non. La Commission de Contrôle en a jugé autrement, et refusé son visa aux quatre films présentés. Décision prise à l'unanimité (sauf pour *Cœur de Bonne*), ce qui signifie qu'il n'est pas d'appel possible.

Mais voyez le plus drôle, j'entend les raisons invoquées pour justifier ce refus :

Le Pèlerin : Succession de vols, forçats évadés, pasteur ridiculisé.

L'Insaissable : suite de brutalités, de larcins et de vols.

L'Affaire est dans le sac : vols, enlèvement, séquestration, comique mais constituant un exemple d'autant plus dangereux.

Cœur de Bonne : la phrase : « Elle porte la charge de la faute d'une autre » et la scène où l'amant embrasse la jeune femme sur un canapé.

N'y a-t-il pas là de quoi se tordre? Voici la Commission de Contrôle, qui laisse passer les plates vulgarités d'un film tel que *Les 28 jours de Clairette*, séduite sans doute par l'habit militaire et une verve « bien française » et interdit un baiser. Qui n'admet qu'un film « finisse mal » (toujours la vie « fraîche et joyeuse », on te pauvre devient riche et le riche plus riche encore). Qui, visionnaire, découvre « larcins et vols » dans un film où nous sommes encore à chercher le premier, etc., etc.

Que ces messieurs-dames ne reculent pas devant la pire contradiction, refusant des films qu'ils ont accepté hier, la chose n'est pas pour nous surprendre, au contraire : de leur part, un acte intelligent nous étonnerait plus.

Après cela, que l'on vienne encore nous parler de la nécessité d'instaurer une censure en Belgique.

Nous pourrions bien porter la discussion hors de ces colonnes, et trouver, pour arguments, d'autres que ceux issus d'un porte-plume.

G. D.

Notules CINÉMA 33

Les Cahiers Jaunes publient sous ce titre un numéro spécial consacré au cinéma, vu sous l'angle du pamphlet, de la métaphysique et de la poésie, « seuls actes valables de l'esprit en marche ».

Signalons les pamphlets de Benjamin Fondane et Georges Neveux (du premier il nous souvient avoir lu dans feu *Bifur* une étude lucide sur le destin du cinéma, des deux premiers parlants), les essais d'Antonin Artaud, Roger Gilbert-Lecomte, Monny de Bailly, les scénarios de Claude Sernet, Maurice Henry, Robert Desnos, Hendrik Cravez et Ribemont-Dessaignes.

De Benjamin Fondane ces lignes :

« L'homme n'est pas qu'un animal social, il est aussi un animal misanthrope; pas seulement un être raisonnable, mais aussi un être absurde; pas seulement un citoyen, mais aussi un individu anarchisant. Si jamais j'ai à choisir entre le film « libre » de l'Europe et le film « esclave » de l'U. R. S. S., je n'hésiterai pas à opter pour le second, plein d'une joie, d'une pureté, d'une conviction qui m'entraîne et me soulève, bien qu'il ne veuille autre chose que me persuader de la beauté du travail et du merveilleux rendement des machines agricoles. Mais si j'étais né en U. R. S. S. je crierais à l'esclavage. Il va de soi que je préférerais mille fois faire un film que les Soviets m'auraient commandé sur le Plan Quinquennal qu'un film « libre » de l'Europe sur un quelconque adultère. Mais si j'étais libre, vraiment libre, je tournerais un film absurde, pour satisfaire à mon goût absurde de liberté... »

Nous vivons dans un monde discontinu. Les philosophes ont beau vouloir coller soigneusement les morceaux épars, pour éviter de faire voir les ruptures, l'histoire est faite de trous, de fosses, et de fosses communes. Des formes d'expression naissent et meurent. Nous avons vu déjà des morts d'usage, comme l'est celle du théâtre; d'absence d'air, comme celle de la sculpture; et des morts violentes, comme celle de la tragédie antique. Il se peut également que le film soit l'expression d'une société impuissante à faire vivre un mode qualifié de l'esprit. Il se peut que cet art, né très tard, enfant ce : la vieillesse du continent, meure en bas-âge.

Il se peut aussi qu'il ne doive pas absolument désespérer de la révolution. »

P. S.

Les fêtes de Pentecôte ayant avancé de deux jours l'impression du journal, nous avons été obligés de remettre à huitaine l'analyse critique des films de la semaine.

Actualités.

× Le film américain *Prisons de femmes* a été interdit pour l'Allemagne par la Commission supérieure de censure.

× L'auteur du scénario du film *Extase*, Franz Horky, réalisé par le metteur en scène Machaty, intente un procès aux producteurs de cette bande et réclame un million de couronnes tchèques, sous prétexte que son nom ne figure pas sur les programmes, affiches, journaux, etc.

× Le prochain film que réalisera Marlène Dietrich, sous la direction de Josef von Sternberg, aura pour titre *La Dame et le Boxeur*.

× Dorothea Wieck sera la partenaire de Herbert Marschal dans *La Dame Blanche*.

× A l'Ufa Palace, on va présenter le film de Fritz Lang, *La Mort de Siegfried*, qui comporte maintenant une synchronisation musicale.

STUDIO
Palais des Beaux-Arts
23, rue Ravenstein

EXTASE
Le chef-d'œuvre de MACHATY
Le génal metteur en scène d'EROTIKON
interprété par
André NOX, Pierre NAV,
ROGOZ et Eddy KIESLER

LE CARREFOUR
5, Place Madou, Bruxelles

Festival du rire
LE PELERIN (Ch. Chaplin)
Une farce des frères Prévert
parlée français
L'AFFAIRE EST DANS LE SAC
(Exclusivité Carrefour)
Places depuis 4 francs

Club de l'Ecran

Mardi 13 juin, à 20 h. 30
en la Salle de Musique de Chambre
du PALAIS DES BEAUX-ARTS
le cinéaste A. CAVALCANTI
présentera son dernier film

"Plaisirs défendus"
Au même programme :
La Petite Lilie, A. Cavalcanti
La Seine, Jean Lods.

PRIX DES PLACES :
Stalles, 10 francs. — Membre, 7 francs
Fauteuils, 13 francs. — Membres 10 francs
Chômeurs 1/2 tarif.

Cette séance est la première des manifestations cinématographiques organisées par le Club de l'Ecran, durant l'Exposition Internationale de la Photographie et du Cinéma.

Aux autres séances, on projetera *Enthousiasme*, de Dziga Vertof, *Idée*, de Frans Masereel, *Applaudis*, de R. Mamoulian, *L'or des mers*, de J. Epstein, et des films scientifiques. En outre, une séance sur l'architecture avec la collaboration des architectes Le Corbusier et S. Jasinski.

Pour tous renseignements s'adresser 63, avenue du Parc.

**Abonnez-vous à ce journal :
25 francs jusqu'à fin 1933**

La folie hitlérienne

(Suite de la page 1)

En même temps l'orgueil national s'élève à des hauteurs insensées. « Le criminel orgueil allemand » comme dit une inscription lapidaire au carrefour de Rethondes, n'est pas abattu. Et sa résurrection forcée décuple les périls de guerre. Tant il est vrai que les démocraties ne sont pas nécessairement pacifistes. Car — c'est bien là une constatation effrayante, le régime hitlérien est d'origine purement démocratique. Sans doute à ses débuts a-t-il été soutenu et financé par la grande industrie d'outre-Rhin — et aussi par les usines tchéco-slovaques Skoda, filiales de Schneider-Creusot — mais il a progressé et s'est installé au pouvoir grâce aux suffrages populaires. Et il n'est pas certain que barons rhénans et junkers prussiens se félicitent aujourd'hui d'avoir tenu le rôle de l'apprenti sorcier. Le balai hitlérien est entré en action. Il balaye fort, il balaye loin...

Certes, il y a une dictature en Allemagne — et quelle dictature ! Mais elle est d'origine populaire et démocratique. Son programme réalise l'unité du Parlement, socialistes compris ! (Les députés communistes ont été simplement interdits de même que leur parti — dont les biens sont confisqués. Aucun de ces farouches révolutionnaires n'a bronché.)

Et on recommence à parler de politique d'encerclement...

Mais la politique extérieure ne joue en ce moment dans les affaires allemandes qu'un rôle très limité. Le peuple allemand sans éducation politique est le plus facile à duper qui soit et uniquement préoccupé de trouver son pain quotidien. On lui offre des jeux : le juif. Et le bon Allemand est rasséréné puisqu'il sait que le juif est responsable de ses maux. Quand le juif sera parti ou qu'on l'aura égorgé, il faudra un autre responsable. Ce sera le Führer — ou l'étranger...

Il est vrai sans doute que les marchands de canons veulent la guerre et qu'il s'emploient de leur mieux à la rendre inévitable. Mais ils ne le pourraient, n'était l'incommensurable sottise de démocraties sans éducation politique et sans discernement. Une fois que les clercs trahissent, le peuple est à la merci du premier démagogue qui se présente : Hitler ou Mussolini. L'effroyable c'est qu'en Allemagne les clercs ont toujours trahi...

Où va le monde, où va l'Europe, interrogeait M. Caillaux en 1922. Où vont-ils ? Mieux vaut feindre de l'ignorer... G. ARONSTEIN.

Lu dans la presse

LE COUP DE PIED DE L'ANE

Le Belge-Patriote-Français Vautel ne pouvait manquer de donner son coup de pied traditionnel, quand il s'agit de saluer une belle cause. Il propose : *Je crois que contre les objecteurs de conscience qui, voulant faire l'ange font la bête, rien ne vaut l'arme du ridicule... Les femmes, les jeunes filles pourraient, par exemple, traiter ces nicodèmes avec un dédain qui ne tarderait pas à produire d'excellents effets...*

Pauvre andouille... (Monde).

UN BON CONSEIL

C'est parce qu'il savait combien ces heures seraient tragiques que Maginot conseillait à ses collaborateurs immédiats de repérer, dès le temps de paix, quelque village lointain et isolé pour y envoyer leurs femmes et leurs enfants. Et il ajoutait : *Surtout, n'attendez pas le déclenchement des hostilités, il serait trop tard. Le jour même de la mobilisation les avions ennemis survoleront Paris.* (La Patrie Humaine.)

LES CHOMEURS DU MONDE

Voici une curieuse mais saisissante statistique, faite par un hebdomadaire de Zurich, et citée par l'intéressant et vivant organe, la *Tribune des Fonctionnaires* :

Un hebdomadaire illustré de Zurich a calculé que l'armée des 30 millions de chômeurs, mise par rangs de quatre hommes donne 75 millions de rangs. En colonne de marche normale, à un mètre de distance l'une de l'autre, cela ferait un cortège long de 7.500 kilomètres. Il commencerait à Gibraltar pour monter à Madrid, puis redescendre vers Paris, Turin, Rome et remonter vers Milan, Zurich, Berlin, Vienne, Budapest, Bucarest, Varsovie pour arriver à Moscou.

Le journal en question a encore calculé que si on voulait assister au passage des chômeurs, il faudrait rester sur place soixante-neuf jours et soixante-neuf nuits pour les voir tous marchant au même pas. Avec leurs familles, les chômeurs représentent plus de 100 millions de personnes qui n'ont pas de quoi se nourrir, se vêtir, s'alimenter, se chauffer et se loger convenablement. (Monde).

DERNIER AVERTISSEMENT

Il n'est malheureusement que trop certain que Paris et d'autres grandes villes, telles qu'elles sont construites, pourront être brûlées entièrement dans les premières heures d'une guerre future.

Colonel VAUTHIER (Le danger aérien).

Chemins de fer français

BILLETTS DE FAMILLE

Il est rappelé aux familles comprenant trois membres ou plus, voyageant ensemble, qu'elles peuvent utiliser, lors de leurs voyages en France, le billet d'aller et retour, dit de famille, accordant des réductions très appréciables.

Il est à remarquer que ce billet peut affecter la forme d'un billet circulaire à condition de ne pas comporter des parours en étoile ou en retoursement et que la gare de sortie de France soit la même que celle d'entrée.

Sur le billet collectif peuvent figurer : le chef de famille et sa femme, les ascendants du chef de famille et ceux de sa femme, leurs enfants non mariés, leurs enfants mariés et les conjoints de ces derniers, leurs petits-enfants non mariés.

Le billet dit de famille peut comprendre en outre deux domestiques (cuisinière, cuisinier, valet ou femme de chambre, bonne d'enfant) pour les familles de trois à six personnes et un domestique en plus par fraction supplémentaire de quatre membres de la famille en sus de six.

De plus, si trois personnes au minimum voyagent ensemble, à l'aller et au retour, sans que ces personnes soient les mêmes à l'aller qu'au retour, on pourra obtenir, au même temps que le billet de famille, moyennant un très léger supplément, de prix, des billets individuels pour les autres membres de la famille, voire aussi une carte d'identité pour le chef de famille, lui permettant de circuler à 50 % de réduction, pendant toute la durée du séjour de la famille en France, entre la gare frontière française et le lieu de séjour.

Les billets de famille délivrés du 4 octobre au 31 mai sont valables 33 jours; ceux délivrés du 1er au 30 juin sont valables jusqu'au 5 octobre, et ceux délivrés pendant la période du 1er juillet au 3 octobre sont valables jusqu'au 5 novembre. La validité des billets délivrés du 1er septembre au 31 mai peut être prolongée deux fois de 30 jours; celle des billets délivrés en août, une seule fois de 30 jours.

Pour renseignements, délivrance des billets, location des places, consultez les Agences de voyages ou les bureaux communs des Chemins de fer français, 25, boulevard Adolphe Max, à Bruxelles, téléphone 17.61.56; 10, boulevard de la Sauverrière, à Liège.

S. G. A.

Société Générale d'Assurances et de Crédit foncier

Agitée par l'Etat pour les assurances ouvrières

Autorisée par arrêté royal du 1er septembre en exécution de la loi du 25 juin 1930 relative au contrôle des Entreprises d'Assurances sur la vie.

24, Avenue des Arts, BRUXELLES

Pratique toutes combinaisons généralement quelconques. BONS AGENTS sont toujours demandés

Tribune libre de Bruxelles

LE ROUGE ET LE NOIR

avec le concours du Club du Faubourg et affiliée à la Fédération Internationale des Tribunes Libres.

En la salle de la Grande-Harmonie

81, rue de la Madeleine Prix d'entrée : 5 francs.

ou en la salle des Huit Heures

11, place Fontainas (entrée particulière). Prix d'entrée : 4 francs. Chaque mercredi, à 20 h. 30 précises. — Ouverture des portes à 20 heures.

Mercredi 7 juin

Exceptionnellement pas de séance

Mercredi 14 juin, à 20 h. 30 :

EN LA SALLE DES HUIT HEURES

M. MIL ZANKIN

ouvrira le débat sur :

COMMENT ON PREPARE LA GUERRE ET COMMENT L'EMPECHER?

L'Internationale Sanglante des Armements existe-t-elle? Prépare-t-elle la guerre? Compte-t-elle des représentants en Belgique? A-t-elle une influence sur les gouvernements, la diplomatie, la presse? Comment se défendre? Faut-il protéger la frontière de l'Est? Les forts tiendront-ils? Que fait-on contre la guerre chimique? Les soldats marcheront-ils? Que faire en cas de guerre?

Orateurs inscrits dès à présent :

- MM. Léo CAMPION, objecteur de conscience, secrétaire du War Resisters International;
- Walter DAUGE, de la Fédération boraine du P. O. B.;
- Hem DAY, objecteur de conscience, secrétaire du Comité International de Défense anarchiste;
- G.-P. WEILL, pharmacien;
- Mil ZANKIN, homme de lettres.

Mercredi 21 juin, à 20 h. 30 :

M. Pierre LANDSVREUGT

Directeur des éditions L'Eglantine

ouvrira le débat sur

A QUOI SERT LA LITTERATURE?

Lit-on encore et que lit-on? La littérature doit-elle être au service de l'action? L'art et la crise. Qu'en pensent les écrivains, les éditeurs, et le public?

Mise en accusation

des livres les plus caractéristiques

parus pendant la saison

Mercredi 28 juin, à 20 h. 30 :

SALLE DES HUIT HEURES

COMMENT SUPPRIMER LE CHOMAGE?

Que demandent les chômeurs : de l'argent ou du travail? Qu'attend le gouvernement pour instaurer une politique de grands travaux? Le chômage devient-il endémique? La crise finira-t-elle un jour? Est-il utile encore d'apprendre un métier?

Pour suivre des débats sur :

SOCIALISME OU COMMUNISME?

LE SYNDICALISME ET LA POLITIQUE

PEUT-ON SE PASSER DU PARLEMENT?

Téléphone : 12.85.78

PALAIS DES BEAUX-ARTS

Rue Royale, 10 Bruxelles

Organisation de ventes publiques

Expert : Jef Dillen

TABLEAUX ANCIENS ET MODERNES

MEUBLES ANCIENS

ANTIQUITES

OBJETS D'ART DIVERS

COURRIER DES LETTRES ET DES ARTS

OOO Prix de la Latinité. Le Prix de la Latinité d'une valeur de 5.000 francs, destiné à couronner un écrivain de langue néo-latine traduit en français, a été décerné par 12 voix sur 14 à Mme Sibilla Aleramo, poétesse, romancière, essayiste et auteur dramatique italienne, à l'occasion de la traduction de son livre *Joies d'occasion* par Mlle Yvonne Lenoir, et pour l'ensemble de son œuvre.

OOO Reportage littéraire. André Viollis dont nous connaissons les deux reportages importants qu'elle vient de publier sur la Chine et le Japon, étudie ce genre littéraire dans *Marianne*. Il apparaît que les reportages de cette femme courageuse sont faits avec une haute probité, cette qualité si rare chez les journalistes d'aujourd'hui. Aussi ne nous étonnons pas de la conclusion de cet article : « ...La plupart de nos journaux — qui ignorent — sont aujourd'hui dominés et dirigés par de puissants groupements d'intérêts dont le moins qu'on puisse en dire, c'est que la recherche du vrai n'est pas leur souci dominant. Plus les moyens d'information se multiplient et moins le public est renseigné. C'est à Paris, à Londres, à Berlin et autres capitales, dans certaines officines que l'on fabrique, que l'on truque la vérité. Quelques journaux et non des moindres, résistent encore. Car ils savent qu'en notre temps de bouleversements foudroyants et de fièvre internationale aiguë rien ne vaut un journal honnête et

conscientieux pour tâter le pouls des peuples. J'en connais. Mais s'ils cèdent à leur tour, la presse dite libre aura vécu et, avec elle, le reporter qui ne veut pas recevoir de « directives », qui a le respect et l'orgueil de sa mission. Et j'en connais plus d'un, n'est-ce pas, mes camarades?

OOO M. Jean Arabia, critique littéraire à la *Défense Républicaine*, de la Rochelle, rendra compte de tous les ouvrages qui lui seront adressés rue de Billancourt, 67, à Boulogne (Seine).

OOO Comme tant d'autres. Alfred Kerr, qui était le critique littéraire du *Berliner Tageblatt* et qui jouissait en Allemagne d'une grande autorité dans les milieux littéraires et théâtraux, a dû quitter brusquement sa tribune. On a brûlé ses livres et après avoir été contraint de se réfugier à Zurich, il a choisi Paris comme terre d'exil.

OOO Corrections d'ouvrages. Si nous ne sommes pas toujours d'accord avec les idées de Montherlant sinon avec son style, nous admettons sa façon de revoir un livre; il faut un certain courage pour reprendre une œuvre appréciée jadis de la critique et lui donner une autre typographie. Montherlant a raison de réclamer le droit « jusqu'à l'âge du pied dans la tombe », de revoir et de corriger ses ouvrages.

François de Roux écrit à ce sujet dans *L'intransigeant* : *Pourquoi, en effet, un écrivain ne serait-il pas libre d'améliorer et même d'abimer une œuvre de lui? Les différentes versions d'un ouvrage de premier ordre ne se perdent jamais et chacun, tant que l'auteur est lu, peut toujours choisir celle qu'il préfère.*

OOO Nouvelle revue. Le premier numéro de la revue *Avant-Poste*, 32, rue de Turenne, Paris, a paru le 1er juin. Plusieurs des jeunes écrivains qui se sont fait connaître ces dernières années dans les revues *Philosophies*, *L'Esprit*, etc., collaboreront régulièrement à *Avant-Poste*.

Le premier numéro contient des poèmes de M. P. Morhange, une étude de M. Matveer et d'Hen-

riette Valet, ainsi que de nombreuses notes et polémiques. (L'intransigeant).

OOO Le procès de l'hitlérisme au congrès du Pen-Club.

Des incidents ont marqué le onzième congrès international des Pen-Clubs qui s'est ouvert, il y a quelques jours, à Ragusa.

Lors de la séance d'ouverture le romancier anglais Wells, après avoir salué la présence de quelques célébrités locales, a déclaré :

Les deux idéaux qui inspiraient jusqu'à présent le Pen-Club : la communauté spirituelle du monde et l'idéal de la liberté, sont menacés par une véritable obsession de discipline qui envahit le monde entier.

Le Pen-Club, a conclu le romancier, devra engager la lutte pour maintenir ces deux idéaux sinon on verra se produire un véritable retour vers les temps médiévaux.

Mise au pied du mur, au cours des séances suivantes, la délégation allemande a préféré quitter le congrès que de faire une déclaration au sujet du sort qui est fait aux intellectuels et aux écrivains de gauche en Allemagne.

OOO Ramon Fernandez donne dans *Marianne* une excellente critique sur le dernier livre de Drieu La Rochelle : *Drôle de voyage*. Il met très bien en lumière les traits essentiels du talent de l'auteur de *Feux follets*, son sens de la véritable création, la robustesse et la profondeur de son œuvre. Drieu La Rochelle devient tout doucement le plus grand romancier français. Il a donné une suite de livres tout à fait remarquables, parfois rugueux, mais dont l'âpreté, l'originalité, la prise de vue lui étaient bien personnelles. Certes, nous sommes loin de partager la manière de voir de Drieu, ses jugements à l'emporte-pièce, mais cela ne nous empêche pas d'admirer ses qualités d'écrivain. Mieux que Montherlant et Emmanuel Bricl, Drieu La Rochelle est le chroniqueur de cette bourgeoisie française qu'il aime et méprise tout à la fois.

Ramon Fernandez note très justement : *M. Drieu La Rochelle fait de grands progrès dans l'art romanesque. La clarté, la sûreté et l'originalité des notations psychologiques, l'habile naïveté de la narration, les dialogues savamment bruts, empreints d'une sorte de mufferie poétique, sont des conquêtes assez*

récentes de l'auteur... Et surtout il laisse l'impression bien rare, une fois fermé, qu'on connaît un peu mieux certains aspects du cœur humain. Et cet art de forcer l'adhésion du lecteur par ses outrances mêmes. Tout cela qu'on aime ou déteste chez Drieu La Rochelle.

Fernandez note encore : *Personne ne rend sensible aussi fortement que M. Drieu La Rochelle la ruine des valeurs bourgeoises, et fortement par la faiblesse savante de son humanité.*

OOO Emil Ludwig fait savoir que « le livre qui vient de paraître sous le titre : *Chercheur d'or a été vendu par une agence (?) à un éditeur inconnu et lui : il n'y a eu ni conditions, ni droit. La traduction de cet ouvrage n'a pas été autorisée par Ludwig. Celui-ci ajoute : L'édition française, pour attirer l'attention du public, a été faite de telle manière qu'elle nuit à ma réputation d'historien.*

OOO Balzac au Panthéon? Dans *Paris-Midi*, Noël Sabord demande le transfert au Panthéon des cendres de Balzac.

OOO Le 13 juin, il y aura vingt ans qu'est mort Camille Lemonnier. La critique officielle et l'autre aussi semblent ignorer complètement ce grand écrivain. Il est fait, aujourd'hui, beaucoup de cas, chez nous, de certains écrivains qui n'ont ni la puissance ni les vertus créatrices de ce véritable animateur des lettres belges.

OOO Le n° 5 de la revue : *Visages du Monde*, que dirige avec intelligence Georges Pillmont est consacré aux enfants. Signalons un très intéressant article de Dr Gilbert Robin : *Le jeu dans le travail et la pédagogie*. Gilbert Robin montre l'importance vitale du jeu. Henry Poulaille évoque les jeux d'autrefois des gosses de Paris. Paris possède pas mal de parcs et de squares où se réfugient les enfants. Mais Poulaille note très judicieusement : *Quel est l'enfant qui ne donnerait pas le Luxembourg pour le tapis vert d'un pâturage? Pour un peu, ces gosses, on exigerait qu'ils admirent les statues. Ce numéro est complété par un récit d'un enfant de 12 ans.*

Mémoires d'un chat, par Jean Hugard, illustré par la fillette du peintre Chagall, une étude de Jacques Maret sur les jeux d'enfants, une pièce pour enfants : *Le congrès du jour et de la nuit*, et la présentation d'un peintre de douze ans : Juliette Kieser qui peint et dessine de bien étranges choses. Le numéro est admirablement illustré.

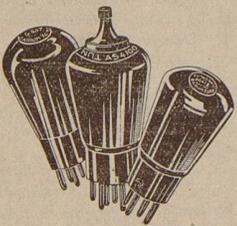
OOO Le Prix Populiste a été décerné à Henri Pollès pour son roman : *Sophie de Trégier*. Henri Pollès est né à Trégier en 1909 Il va faire paraître un second roman : *L'ange de la chair*.

OOO Ramon Fernandez parle de *La condition humaine*, d'André Malraux, dans *Marianne*. Pour Fernandez, dans *La condition humaine* tout se passe comme si le monde moral ne contenait d'autre réalité que l'effort désespéré de chacun pour conquérir le droit à son anéantissement. Par endroits, Fernandez soulève des réserves assez importantes à propos de la conception du monde de Malraux. Mais il ajoute : *Quand je songe à son œuvre future, je me demande si cette tendresse sera écartée sous ce système trop rigide, aux pièces si subtilement jointes, ou si elle prendra assez de force et de liberté pour gagner et assouplir l'ensemble de la philosophie de M. Malraux.*

LES CHASSEURS DE CHEVELURES.

Liquidation de 400.000 musiques

A l'ancienne Maison PLEYBEL, 101, rue Royale, liquidation de l'abonnement musical BREITKOPF & HARTL : 400.000 numéros de musique (piano à 2, 4, 8 mains, piano et violon, mélodies, harmonium, partition d'opéra et d'orchestre, trios, quatuors, quintettes, etc.), au prix de 1, 2, 3, 4 francs le numéro.



TUNGSRAM

Imp. A.-H. BOLYN, 75, rue Van Aa, XL